

ABREGÉ 324654
DE
L'HISTOIRE
BYZANTINE
DE S. NICEPHORE,
PATRIARCHE DE CONSTANTINOPLE.

*Traduite du Grec, par le Sieur MORET,
Contrôleur en la Généralité de Montauban.*

Avec des Remarques Historiques.



A PARIS;

Chez JEAN DE LA CAILLE, rue
Saint Jacques, à la Prudence.

M. DC. LXXXIV.

Avec Approbation & Privilège.

ABREGÉ DE L'HISTOIRE BYZANTINE

de Nicephore, patriarche de Constantinople. Qui contient ce qui s'est passé depuis la mort de l'empereur Maurice, jusqu'au mariage de Léon, fils de Constantin Copronyme avec Irène.

Après la mort de l'empereur Maurice Phocas, qui en avait été l'auteur, s'empara de l'empire : les chrétiens souffrirent tant de persécutions durant le temps de son Gouvernement, qu'on publiait par tout, que les Perles ruinaient l'empire Romain au dehors; mais que Phocas travaillait encore plus fortement au dedans à le détruire; Les Romains ne purent souffrir plus longtemps sa domination, ce qui fut cause aussi, que les gouverneurs d'Afrique nommés Heraclius et Grégoire, qui étaient deux frères élevés à cette dignité par Maurice, sous prétexte d'être éloignés de la Ville, prirent la hardiesse de remuer, en voyant cette mauvaise conduite, et résolurent d'envoyer leurs fils à Constantinople : Ils arrêtèrent ensemble que celui qui arriverait le premier se rendrait maître de l'empire.

Heraclius Fils d'Heraclius, fut envoyé par mer avec un grand nombre de vaisseaux, et l'ordre fut donné à Nicetas fils de Grégoire de se rendre à Constantinople par terre avec un corps considérable de cavalerie.

Heraclius ayant le vent, et la fortune favorable arriva à Constantinople plutôt que Nicetas, où Crispe gendre de l'empereur, personnage très puissant, était gouverneur de la Ville, et d'ailleurs ennemi de Phocas à cause de l'injure qu'il en avait reçue. Car Phocas avait fait enlever son portrait, que certains particuliers factieux avaient mis à côté du sien.

Il tâcha donc par artifice de surprendre l'empereur, et lui voulant faire croire, qu'il était dans son parti, l'assura qu'Heraclius était venu le perdre, et cependant il était d'accord avec Heraclius, et prenait ses intérêts en effet. Durant ce temps-là il y avait une grande désunion entre l'empereur et les citoyens, lorsqu'ils allaient aux spectacles; et déjà quelques habitants de la Ville qui suivaient le parti d'un nommé Prasie, avaient mis le feu à la maison de Cesarius laquelle touchait au palais de l'Empereur, et prenant ensuite la hardiesse de louer publiquement un prince étranger, abandonnèrent Phocas; la nouvelle qu'ils eurent que l'armée d'Heraclius s'approchait de la Ville, leur fit faire des assemblées particulières.

Tandis que toutes ces choses se passaient de cette façon, un certain Photius, dont la femme était aimée de l'empereur, entra dans le palais avec une troupe de soldats, saisit de Phocas, et lui ôtant son habit impérial, lui en donna un de deuil, et l'envoya les mains liées à Heraclius dans une petite barque : Heraclius le voyant ainsi vêtu de noir, et garrotté, lui dit : «Est-ce ainsi malheureux que tu as gouverné l'empire ?» – «On verra, lui répondit Phocas, si tu gouverneras mieux.» Heraclius ne le laissa pas sortir de la barque; mais commanda aussitôt qu'on le fit mourir, et lui faisant ensuite séparer le bras droit de l'épaule, et couper les parties qui le faisaient homme, il les fit attacher à une perche, et donna ordre quand son corps aurait été traîné par la Ville, de le brûler dans une place, qui s'appelle le marché du Bœuf.

Il voulut que Domentiole, frère de Phocas, Bonese, et Léonce trésorier général du fisc fussent punis du même supplice. Tout ceci se passa de cette sorte, et depuis Sergius patriarche de la Ville, avec un grand concours de citoyens reçut Heraclius, avec beaucoup d'acclamations publiques. Cependant Heraclius exhortait Crispe avec instance de s'emparer du gouvernement; il lui disait qu'il n'était pas venu à dessein de l'usurper, mais dans la pensée de prendre vengeance des meurtres, que Phocas avait commis en la personne de Maurice, et en celles de ses enfants. Mais Crispe refusant l'empire, Heraclius fut proclamé empereur par le sénat, et par le peuple, et couronné par le patriarche; ce qui étant fait Crispe fut choisi par Heraclius pour commander les armées, qui étaient en Cappadoce.

Mais sur la nouvelle qui vint que les Perses armaient puissamment contre les Romains, Heraclius, quitta Constantinople, et se rendit à Césarée où Crispe était alors, pour voir avec lui ce qu'il y aurait à faire. Crispe feignant d'être malade, évitait l'abord de l'empereur, et quelquefois lui disait des paroles fâcheuses, et offensantes : Heraclius connaissait bien sa pensée, et ce qu'il avait sur le cœur; mais il jugea à propos de dissimuler l'injure, qu'il lui faisait, d'attendre un temps plus favorable pour s'en ressentir, et d'avoir toutefois des conférences avec lui, pour remédier au

mal présent; Crispe se voulant moquer de lui, disait par raillerie, qu'il n'était pas permis à un prince de sortir de son palais, et d'aller voir ses armées, qui sont éloignées.

Dans ce temps-là Heraclius eut un fils, qu'il nomma Constantin, et Nicetas qui était de la famille de l'empereur, arriva à Constantinople, ce qui obligea Heraclius d'y retourner. Il n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il reçut Nicetas avec beaucoup d'honneur, et comme un frère associé à l'empire, ainsi qu'ils étaient demeurés d'accord, lorsqu'ils partirent d'Afrique; Crispe vint aussi à Constantinople pour témoigner la réjouissance de l'arrivée de Nicetas; Heraclius feignant de vouloir faire baptiser son fils, et de vouloir prendre Crispe pour parrain, fut cause qu'il vint exprès au palais, ou le sénat s'étant assemblé, avec une foule de citoyens qui accompagnaient le patriarche Sergius, Heraclius parla de cette sorte en présence de cette nombreuse assemblée. Devant qui, celui qui injurie son empereur, est-il responsable du tort qu'il lui fait ? comme on lui eut dit, qu'il en était responsable devant Dieu, qui avait fait l'empereur; Heraclius exhorta Crispe de prononcer ce qui lui semblait être juste; mais lui qui ne se doutait pas du piège, qu'on lui tendait, dit tout haut, que celui qui serait convaincu d'un tel crime, n'en mériterait pas le pardon. L'empereur prit de là occasion de lui remettre devant les yeux sa feinte maladie à Césarée, et la pensée, qu'il avait eue de se moquer de lui, et d'abaisser par ce moyen la majesté impériale, quoiqu'auparavant il l'eut incité de vouloir accepter l'empire. Lorsqu'il eut achevé ce discours, il prit un livre, et lui en donna sur la joue lui adressant cette parole : «Toi qui n'as pas été fidèle à ton gendre, comment le seras tu à ton ami ?» Il commanda ensuite, qu'on lui rase les cheveux comme à un clerc d'Eglise, tandis que le patriarche chanterait les prières qu'on a coutume de faire en de pareilles cérémonies. Il alla après trouver les soldats de Crispe, et leur dit : «Crispe que vous appelez votre père, s'est servi de vous comme de valets et d'esclaves mais à présent je vous fais les gardes de l'empire comme mes domestiques.» Il leur donna de plus une bonne provision de blé par an, et voulut qu'ils eussent les premières charges de l'armée. Ils reçurent toutes ses gratifications avec beaucoup de reconnaissance, et en remercièrent l'empereur par des acclamations publiques que le reste du peuple continua en sa faveur. Le tout s'étant ainsi passé, Crispe, qu'on avait enfermé dans un monastère, appelé Chora, y mourut un an après. Heraclius donna la charge, que Crispe avait exercée à Théodore son frère, qui tenait le premier rang après lui on l'appelait communément au palais Curopalate : il donna encore le même gouvernement que Crispe avait eu à Philippicus proche parent de l'empereur Maurice, de qui il avait épousé la sœur, et qui avait en ce temps-là la tête rasée comme un clerc : et Philippicus qui mourut bientôt après, fut enterré dans un saint et magnifique temple, qu'il avait fait bâtir à Chrysopole.

Quelques jours s'étant écoulés Eudoxie femme de l'empereur mourut du mal caduc. Lorsqu'on portait son corps en terre, et qu'une grande foule de peuple était dans les rues, suivant la coutume, pour voir cette pompe funèbre, il arriva par hasard, qu'une fille qui était servante d'une femme de la Ville regardant d'en haut d'un lieu exposé au soleil, cracha en l'air par mégarde, et que son crachat tomba, malheureusement sur le poêle qui couvrait le corps de l'impératrice. Ceux qui suivaient cette pompe irrités de cette action, envoyèrent prendre cette pauvre fille, et la firent condamner à être brûlée; ce fut de cette façon barbare que des hommes adonnés à toutes sortes de vices, firent voir aux funérailles de l'impératrice, une cruauté si grande, que n'étant pas contents d'avoir puni la servante, ils cherchèrent encore la maîtresse, pour lui faire endurer le même supplice. Mais comme elle en eut été avertie elle se cacha si bien, que personne ne la pût trouver. Cela se passa ainsi aux environs du palais.

Mais ce qu'on fit depuis en d'autres endroits, arriva de cette façon. Dans une certaine bourgade, dont le nom ne nous est pas connu, un certain homme nommé Vitulin puissant en biens, et en dignité; et du nombre de ceux, que les Romains appellent Candidats, était voisin d'une femme, qui se plaignait de son voisinage. Il survint entre eux quelque contestation pour la séparation de leurs héritages. Vitulin commanda à ses valets d'attaquer ses voisins. Les valets obéirent, et tuèrent à coups de bâtons un des fils de la veuve sa voisine. Cette veuve ayant fait enlever le corps de son Fils, en prit les habits, et s'en alla à Constantinople les porter à l'empereur; elle prit le temps, qu'il se promenait à cheval par les rues; s'approchant de lui, elle arrêta son cheval par la bride, et lui dit à haute voix, en lui présentant les habits de son Fils : «Je souhaite, empereur, qu'il en arrive autant à vos enfants, si vous ne vengez par les lois ce sang que je vous montre.» Tous les gardes du corps accoururent aussitôt, et se mirent en état de frapper cette femme; mais l'empereur les en empêcha, et la fit retirer en lui disant, qu'il prendrait

connaissance de cette affaire, lorsqu'il en aurait le loisir. Cette femme se retira après ces paroles; mais voyant qu'il ne lui faisait pas justice, elle eut recours aux pleurs, et aux gémissements. Celui qui avait été l'auteur de cet assassinat, craignant que cette femme ne revint encore après quelque temps, se plaignit à l'empereur du meurtre de son fils, se rendit à Constantinople, et se mêla parmi le peuple. Il y avait ce jour-là dans la Ville un combat à cheval. L'empereur l'ayant reconnu dans la foule, donna ordre au gouverneur de la Ville d'arrêter cet homme suspect, et de le mettre en prison; il envoya ensuite chercher la femme, et s'étant informé plus particulièrement de l'assassinat de son fils. Il ordonna que ce Vitulin souffrirait la même peine, et ordonna que les autres enfants qui restaient à la veuve en seraient les exécuteurs, afin que leur vengeance égalât le meurtre de leur frère en la personne de son assassin.

Heraclius après cette action, prit entre ses bras sur les fonds de baptême son fils Heraclius, autrement Constantin à cause qu'on lui avait donné ces deux noms, et dont le patriarche de Constantinople avait été le parrain. Il le revêtit ensuite de l'habit impérial, et de tous ses ornements, le couronna de son diadème, et le proclama empereur. Cette cérémonie étant faite, il fiança sa fille qui s'appelait Grégoria à Nicetas de famille patricienne, à qui il fit dresser dans la place du Marché une statue d'or à cheval sur de riches colonnes, comme étant son allié de plus. C'est de cette façon que toutes ces choses se passèrent à Constantinople.

Mais Cosrés roi des Perses envoya contre les Romains une grosse armée à commander à qu'il donna à Saïte. Cet Saïte s'étant approché d'Alexandrie, il l'a prit par force, et subjuguait l'Egypte; après cette expédition, il ruina tout l'Orient, où il fit plusieurs prisonniers, sans compter les gens qu'il fit mourir cruellement et sans pitié.

Cet exploit de guerre fut suivi d'un autre. Il mena toutes ces troupes en Calcédoine, et l'assiégea un long espace de temps. Il envoya cependant prier l'empereur de venir conférer avec lui.

L'empereur pour répondre à son intention, passa le Bosphore avec une suite, et un équipage dignes de la majesté impériale. D'abord que Saïte l'eut aperçu, il se leva de son siège, et se prosternant à terre, adora l'empereur, qui de son côté le salua du bord de son vaisseau, et lui fit encore beaucoup de présents. Saïte commença le premier à parler. «Il faut, dit-il que les princes des Romains et les princes des Perses soient d'accord ensemble, et songent plutôt à s'unir par une paix solide, que d'avoir des différends; c'est cette paix qui était si chère à nos anciens, et qui nous doit être encore agréable aujourd'hui; nous verrons par cette union, que les lois reprendront leur vigueur, que nous éprouverons la douceur d'une vie tranquille, et qu'elle seule est capable de nous mettre en état de conserver ce qui reste entier de nos empires. On sait qu'il n'y eut jamais de gouvernement comparable aux nôtres, et il me semble, que ce serait une chose inouïe que des personnes qui par leur conseil, et par leur prudence peuvent faire alliance, voulussent se faire la guerre et ruiner sans sujet les peuples qui leur sont soumis. Que si vous établissez une paix sincère, vous serez les uns et les autres, tant que vous vivrez, les plus heureux des hommes dans l'estime, et dans l'admiration de tout le monde, et vous changerez vos peines et vos travaux en douceur de vie, et en tranquillité d'esprit. Au contraire si vous négligez ce que je dis, et si vous aimez mieux rejeter la paix, qui est un si grand bien, je vous assure que tout ce que vous ferez ne vous apportera aucun profit; et si vous prenez un esprit de guerre, et de discorde, que vous ne songerez qu'à vous livrer des batailles; ce qui serait la chose du monde la plus cruelle et la plus détestable; et pour tout dire en un mot, vos états seront toujours réduits à la dernière extrémité, comme vous voyez qu'ils le font à présent; car je n'ai pas plutôt mis le pied sur les terres de l'empire Romain, qu'il a souffert tout ce qu'il y a de plus cruel, et la suite n'en peut être que malheureuse, et pitoyable.»

Après avoir parlé de la sorte; il jura qu'il ferait tout son possible pour obliger les Romains, et les Perses à faire la paix entre eux. L'empereur promit qu'il l'a ferait de son côté; Mais qu'il fallait avoir des assurances que Cosrés approuverait ce qu'ils avaient arrêté par serment. Saïte répliqua, si vous m'en croyez, vous lui envoyez des ambassadeurs pour ce sujet, et je ne doute pas qu'il ne soit de mon sentiment, pourvu que vous soyez dans la pensée de faire un bon accord avec nous, et de garder toujours inviolable la paix que vous aurez établie. Heraclius charmé par cette belle harangue, promit de faire tout ce qu'on lui proposait; il eut conférence, sur ce sujet avec le patriarche, et les magistrats, à qui ayant fait trouver la proposition agréable, la mit en état de la faire réussir. Il dépêcha donc aussitôt des ambassadeurs, Olympie préfet du prétoire, Léonce gouverneur de la Ville, et Anastase économe de la grande Eglise de sainte Sophie. Saïte

retirant ses Troupes de Calcédoine, s'en alla avec eux prenant le chemin de Perse, et les traita toujours avec grand honneur dans le temps qu'ils marchèrent sur les terres de l'empire romain/ Mais aussitôt qu'il fut entré sur celles des Perses, il les garrotta de chaînes de fer, et les conduisit à Cosrés. D'abord qu'il eut appris, que Saïte avait rendu à Heraclius les honneurs qui sont dûs à un empereur, et qu'il ne lui avait pas amené captif, comme il avait songé la nuit, et comme de fait il aurait souhaité, il se mit en colère contre lui, et le condamna à une mort cruelle et violente, qui fut de l'écorcher tout vif et de faire un ballon de sa peau. Il traita ensuite, avec toute sorte d'inhumanité, les ambassadeurs, et les fit garder séparément en prison. Cette cruauté déplaisait à l'empereur et lui donnait beaucoup à craindre, outre qu'en ce temps-là l'empire Romain souffrait une faim insupportable, à cause que l'Egypte ne fournissait plus aucuns grains, et que mêmes cette disette fit retrancher la table de l'empereur. Mais ce qu'on estima le plus fâcheux, fut que la peste s'étant répandue par toute la Ville, la plus grande partie des habitants en furent emportés.

Tous ces malheurs furent sensibles à l'empereur, et le mirent au désespoir. Il songeait déjà à faire le voyage d'Afrique, ayant envoyé par avance une grosse somme d'or, et d'argent, et beaucoup de pierres précieuses. Mais la meilleure partie fut perdue dans la mer, par une furieuse tempête, qui fit faire naufrage aux vaisseaux qui en étaient chargés, lors qu'ils étaient prêts d'arriver au port. Les citoyens sur cette nouvelle firent leur possible, pour empêcher l'empereur de partir, et le patriarche le fit venir au temple, où il l'obligea de jurer, qu'il ne quitterait point la Ville du siège de l'empire, il se rendit à leur persuasion, et quoiqu'il plaignit la misère présente, il suivit pour tant malgré lui, la volonté de son peuple. Peu de temps après, le roi des Huns, accompagné des grands de son royaume, vint à Constantinople avec une grande escorte de gardes, pour demander à l'empereur le baptême des chrétiens. Il le reçut aussitôt, et tous les grands des Huns furent tenus sur les fonds de baptême par les grands des Romains, et leurs femmes qu'ils avaient amenées, par les femmes des Romains les plus qualifiées. Quand ils eurent tous reçu les sacrements des chrétiens, l'empereur leur fit de grands présents, et leur donna des dignités de l'empire. Il accorda au roi l'honneur d'être patrice, et le renvoya dans son royaume.

Dans ce temps-là, le prince des Avars peuple de Scythie envoya des ambassadeurs à Heraclius pour lui demander la paix. Il fut fort content de cette nouvelle, le remercia avec des présents, et lui envoya à son tour pour ambassadeurs, Athanase patrice, et Côme trésorier de ses finances, pour lui faire savoir sa volonté. Mais le prince des Avars leur montrant une feinte amitié, s'entretint avec eux avec douceur, et promit qu'il irait trouver l'empereur pour faire la paix avec lui. Ces ambassadeurs étant de retour auprès de l'empereur, ils l'assurèrent de la bonne amitié qu'il avait pour les Romains. Il en témoigna une grande joie, et se résolut d'aller au-devant de lui jusqu'à la Ville d'Heraclée, ainsi qu'ils étaient demeurés d'accord, et comme il eut fait partir devant lui des comédiens, et des chevaux pour lui donner le divertissement de la comédie, et d'un combat à cheval, il lui porta une veste magnifique, et des habits brodés d'or pour ceux de sa fuite. Lors qu'il fut arrivé à Selivree, il s'y arrêta. Trois jours après le Cagan vint à Heraclée avec une troupe considérable d'Avars : là il fit choix de ses meilleurs soldats, qu'il fit cacher dans les bois et les forêts qui rendent vers les longs murs, et leur donna ordre d'aller secrètement par les montagnes, pour arriver derrière, et l'entourer avec toute sa suite.

Heraclius s'en aperçût, et tout épouvanté de cette rencontre inopinée, quitta son habit de pourpre, et s'étant revêtu d'un méchant habit, pour ne pas paraître ce qu'il était, s'en fuit avec ignominie après avoir attaché sa couronne impériale à son bras. Etant arrivé avec peine à un champ qu'on appelle Hebdome, qui est de l'autre côté de la Ville, il y demeura quelque temps. L'ennemi s'étant avancé jusqu'au Pont du fleuve Barnysse, se mit à ravager tous les lieux circonvoisins et à faire un carnage de tous les Romains, qu'il fit passer au fil de l'épée sans aucun quartier. L'habit impérial avec ces autres vêtements magnifiques, et tout l'appareil de théâtre furent pris avec les gens qui les portaient.

Les Avars retournèrent enfin sur leurs terres après cette capture, qui fut suivie de celle d'un nombre infini de prisonniers. On a su par une relation véritable de quelques-uns qui s'étaient sauvés, que le nombre se montait à deux cent soixante dix mille.

Heraclius dans ce changement, et dans cette consternation des affaires publiques, ne laissait pas de songer aux siennes. Par un attentat contre les lois des Romains, il épousa Martine sa nièce, fille de sa sœur Marie, et de Martin qui avait pris cette Marie pour seconde femme après la mort d'Eutrope. Il en eut deux enfants; le premier fut nommé Flavius, et le second Théodose. Mais la Justice divine prit vengeance du crime, qu'il avait commis; car le plus âgé de ses fils eut le

col tellement entrepris, qu'il ne le pouvait tourner d'un côté n'y d'autre, et le plus jeune devint entièrement sourd. Cependant ceux qui étaient du parti, qu'on appelait la faction de Prasia parlaient indifféremment, aux jeux du cirque, de ces noces infâmes et déshonnêtes, les uns les approuvants et les autres les blâmants. Sergius patriarche de Constantinople pressait fortement Heraclius par ses lettres, de rompre son mariage avec cette femme. Mais l'empereur lui répondit ainsi : j'avoue que vous dites vrai, et que vous vous acquittez du devoir d'un patriarche et d'un ami de m'avertir de ce que je dois faire. Mais il dépend de moi n'exécuter ce que vous me remontez.

Dans ce temps-là, les trésors des églises furent enlevés, et donnés aux Barbares, pour leur payer le tribut, et Cosrés envoya pour la seconde fois une armée contre les Romains sous la conduite de Sarbare, qui ravagea tout l'Orient, et le rendit maître des saints lieux, d'où il enleva le bois vivifiant de la Croix de notre Sauveur Jesus Christ, au temps que Modeste gouvernait l'Eglise de Jérusalem. Les Perses allèrent encore plus avant, et prirent la route de Calcédoine: sur l'avis qu'Heraclius reçut que les Perses, et les Avars se joignaient à la peste, et à la faim pour ruiner tout l'empire, fit assembler le patriarche Sergius les magistrats, et le peuple, leur confia la garde de ses enfants, et commit le soin des affaires publiques au patrice Bon.

Il s'embarqua ensuite sur le Pont-Euxin, et tacha d'aller en Perse par la Province des Laziens. Sa femme Martine qu'il avait menée avec lui, accoucha dans ce voyage d'un fils qu'il nomma Heraclius; après quoi il envoya des ambassadeurs et des présents au Seigneur des Turcs, pour le prier de lui donner du secours contre les Perses. Aussitôt qu'il eut reçu les présents, il promit de le secourir. Heraclius ravi de cette bonne nouvelle l'alla chercher.

Mais le grand Seigneur ayant appris que l'empereur s'approchait, vint au-devant de lui avec une grande suite de Turcs, descendit de cheval, et se prosterna devant lui jusqu'à terre, tous ceux qui l'accompagnaient firent la même chose. L'empereur voyant qu'on lui rendait un si grand honneur, dit au grand Seigneur, en l'appelant son fils, que s'il voulait être son ami, il remonterait à cheval et le viendrait trouver; ce fut donc ainsi qu'il aborda, et qu'il embrassa l'empereur; il s'ôta la couronne de sur la tête et la mit sur celle de l'empereur turc. Il lui fit après cela un grand festin, et lui donna tous les vases de son buffet, son habit impérial et ses pendants d'oreilles, qui étaient de pierres précieuses; il fit encore présent lui mêmes d'autres pendants d'oreilles aux grands qui le suivaient. Mais de peur qu'il ne fit la même chose que le roi des Avars, il voulut assurer cette union par des liens plus forts; car lui montrant le portrait de sa fille Eudoxie, il lui parla en ces termes : «Au même instant que Dieu nous a joints, il a voulu que vous ayez été mon Fils. Sachez donc que je vous promets pour femme ma fille, je l'ai fait déclarer auguste pourvu que vous me donniez du secours contre mes ennemis.

Ce Barbare prenant de l'amour pour l'original dont il voyait la beauté par la copie, se trouva encore plus disposé à signer les articles de paix, et à donner à l'empereur une armée de Turcs avec un chef, pour la commander. L'empereur entra dans la Perse avec les troupes qu'on lui avait données, y ruina toutes les villes, et renversa les temples du soleil, où l'on gardait le feu sacré. Il trouva dans l'un de ces temples l'image de Cosrés vêtu comme un Dieu. Car on l'avait mis au lambris du temple, de même que s'il eut été assis dans un ciel, et il y avait auprès de lui les figures du tonnerre du soleil et de la lune, avec une troupe d'anges qui l'environnaient. Outre toutes ces choses il y avait une machine, qui faisait tonner, où pleuvoir quand il voulait. Heraclius ayant considéré ce monstre épouvantable le renversa par terre, et le réduisit en poudre; aussitôt que Cosrés eût été averti de tout ce qui s'était passé, et qu'Heraclius avait fait un accord avec les Turcs, il écrivit à Sarbare de quitter les Terres des Romains, et devenir opposer ses troupes à celles d'Heraclius, disant qu'il n'était pas assez fort pour soutenir une si puissante armée. Les lettres furent interceptées en chemin, et portées à Heraclius, qui les supprima après les avoir lues, et en supposa d'autres, qu'il cacheta du cachet de Cosrés, et les renvoya à Sarbare; elles contenaient en substance, que l'empereur des Romains avait fait amitié avec les Turcs, et qu'il était venu jusqu'au lieu qu'on appelle Adoriadigan, où il avait défait tous les Turcs avec une armée qu'il avait envoyée contre eux, et que ceux qui n'étaient pas demeurés sur la place, s'étaient sauvés à la fuite. C'est pourquoi il l'exhortait de ne pas faire sortir ses troupes des terres des Romains. Mais n'assiéger Calcédoine, de continuer à faire des prisonniers sur eux, et de ravager leurs limites. Sarbare ayant reçu ces lettres demeura ferme en ce lieu-là.

Les Avars s'avisèrent cette année là, de rompre la paix, qu'Heraclius croyait avoir bien établie, par les présents qu'il leur avait envoyés, avant que de faire passer son armée en Perse,

par la promesse qu'il leur avait faite, de leur envoyer encore deux cent mille pièces d'or, et par les personnes qu'il leur avait données en otage, leur avait qui étaient Jean Salaric son fils naturel, qu'il avait eu d'une concubine, Etienne cousin d'Athalaric fils de sa sœur Marie, Eutrope, et un autre Jean fils du patrice Bon qui était aussi bâtard, et né d'un mariage illégitime. Ces Barbares levèrent une armée, et vinrent mettre le siège devant, où ils brûlent Constantinople où ils brûlèrent tous les faux-bourgs, et comme s'ils avaient partagé avec les Perses les villes du Bosphore de Thrace. Les Perses ruinaient les frontières d'Asie, et les Avars celles de Thrace. Les derniers avaient fabriqué des machines de guerre, comme des tours de bois en forme de tortues pour monter à l'assaut. Mais d'abord qu'elles eurent été dressées contre les remparts de la Ville, elles furent renversées par une grâce toute divine, et les Avars qui étaient dedans en furent écrasés par la chute. Il y avait dans leur armée plusieurs troupes auxiliaires d'enclavons, à qui ils avaient donné pour signal, que quand ils verraient des flambeaux allumés sur la tour des Blaquernes, qu'on appelle la fortification de l'aile, ils se jetteraient aussitôt dans leurs petites barques faites d'une pièce de bois et s'approcheraient de la Ville à forces de rames, pour y donner l'alarme, et qu'eux cependant ne trouvant aucun obstacle, ils sortiraient de leurs machines, pour prendre la Ville par assaut. Cette ruse fut découverte par le patrice Bon, qui conduisit ses soldats sur des galères légères à deux et trois rangs de rames, à l'endroit, où on devait donner le signal, et qui en même temps donna ordre à d'autres galères d'aller à l'autre côté de la rade, après quoi il fit donner le signal par des flambeaux allumés. Les enclavons ne l'eurent pas plutôt aperçu, qu'ils partirent de l'embouchure du fleuve Barnysse, pour aller droit à la Ville sur leurs petites barques. Mais les nôtres allèrent à leur rencontre, et les ayant entourés en firent un si grand carnage, que la mer même fut teinte du sang répandu; parmi les morts on trouva des corps de femmes enclavons. Les Barbares voyants ce désastre s'ennuyèrent de la longueur du siège, et s'en retournèrent en leur pays. Après quoi le patriarche, et l'empereur Constantin allèrent à l'église de la sainte Vierge aux Blaquernes, pour remercier Dieu de cet heureux succès, où quand les actions de grâce eurent été finies, ils donnèrent ordre de construire un mur de fortification, pour défendre l'Eglise. C'est ainsi que les Avars furent traités à Constantinople.

Cofroës d'un autre côté apprit la nouvelle, qu'Heraclius s'approchait de la Ville capitale de son royaume, il envoya des troupes au devant de lui, commandées par un de ses lieutenants généraux nommé Ruzate, homme vaillant, et fort expérimenté au métier de la guerre, qui rangea son armée en bataille contre celle de l'empereur, et s'avançant ensuite au premier rang, porta lui-même le défi du combat seul à seul, Heraclius voyant qu'aucun des siens n'était assez hardi, pour accepter l'offre de ce combat, marcha lui-même contre ce Barbare, qui était fort adroit à tirer de l'arc, blessa légèrement d'un premier coup de flèche l'empereur à la bouche, et d'un second coup lui effleura le talon. Heraclius voyant qu'il ne le voulait pas épargner, poussa son cheval sur lui. Mais un de ses Gardes l'ayant suivi en même temps, joignit si rudement Ruzate, qu'il lui abattit l'épaule d'un coup de sabre, et l'empereur le perça d'une flèche, avant qu'il fut tombé de cheval, puis mettant pied à terre lui coupa la tête. Les Romains réjouis de cette victoire, et encouragés par la générosité de leur empereur, allèrent, avec ardeur, contre les Perses, les défirent, en tuèrent un grand nombre, et poursuivirent ceux qui étaient en fuite.

Quand les principaux du royaume de Perse eurent été persuadés, que l'empereur des Romains n'épargnait pas sa vie, pour sauver son empire, ils résolurent de faire mourir Cosrés, qui négligeait si fort le sien. Siroes qui était son fils, fut du complot; qu'on forma contre lui. Ses sujets n'enfermèrent dans un de ses palais, et ne lui donnant rien à manger, mirent devant lui son or et son argent, et toutes ses pierreries, et l'insultèrent par ces paroles : «Jouis à présent de ce que tu as tant souhaité d'avoir, de ce que tu as amassé avec tant de peine, et de ce que tu as aimé plus que toutes les choses du monde.» Ils le laissèrent ainsi quelque temps. Mais comme ils le virent près de mourir de faim, ils le tuèrent, et proclamèrent à sa place Siroës roi des Perses. Siroës étant élevé sur le trône, envoya des ambassadeurs à Heraclius avec des présents, pour l'appaiser, et lui manda par ses lettres, qu'il le priait de joindre leurs puissances, et de jouir de la paix, que Dieu leur avait accordée; à condition que l'un et l'autre se renfermerait dans ses limites. Heraclius lui fit réponse, et l'appela son fils dans la lettre qu'il lui écrivit, pour lui faire savoir qu'il n'avait jamais eu la pensée d'ôter le royaume à pas un prince, ni même à Cosrés. Sa lettre était conçue en ces termes : «Quoique Cosrés eut exercé plusieurs cruautés contre les Perses et contre les Romains, je ne l'aurais pas pourtant maltraité quand je l'aurais réduit sous ma puissance, et je l'aurais renvoyé dans ses états, sans lui faire aucun tort:

Mais Dieu qui connaissait ses mauvais desseins, ne m'a pas mis en état de le faire, et l'a voulu punir des crimes qu'il avait commis, par des peines dignes de sa barbarie, pour éviter la perte totale de ses sujets, et par sa punition ce même Dieu nous a donné la paix.»

que Saïte avait trahis, et menés à Cosrés, laquelle fut accordée et terminée. De ces ambassadeurs Léonce était mort de sa mort naturelle, et Cosrés avait fait mourir les autres sous le bâton, aussitôt qu'il eut appris la nouvelle qu'Heraclius avait fait irruption dans la Perse.

Siroës mourut peu de temps après, et Caboës succéda à l'empire des Perses. Il ne fut guère sur le trône et Hormildas remplit sa place. Il envoya son Fils avec des ambassadeurs qui portèrent à Heraclius une grosse somme d'argent, et des présents de grand prix. Les lettres, qu'il lui écrivit, étaient conçues en ces termes : «De même que vous dites que votre Dieu a été mis entre les bras d'un certain vieillard qui s'appelait Siméon, ainsi je remets entre les vôtres mon fils, qui s'appelait Siméon, qui est votre serviteur : Dieu sait comment vous le recevrez.» L'empereur lui fit un grand accueil, et après la mort d'Hormildas, l'éleva sur le trône des Perses. Cependant Sarbare ayant appris la mort de Cosrés, de Siroës, de Caboës et d'Hormildas, quitta les terres des Romains, et s'excusa par écrit auprès d'Heraclius, disant, que ce qu'il avait fait contre les Romains, n'avait pas été de son bon gré, mais par l'ordre de celui, qui l'avait envoyé. Au reste qu'il le suppliait de lui donner un passeport, pour le venir trouver, et qu'il devait être assuré de ses services et de ses obéissances. Que si l'empereur lui donnait sa parole, qu'il pourrait venir en toute sûreté, qu'il apporterait avec lui, du pays de Perse, de grandes richesses, pour réparer tous les torts, qu'il avait faits dans l'empire des Romains. Tandis que toutes ces affaires se passaient de cette façon : Le fils d'Hormisdas perdit la vie par la trahison de ses gens, et Sarbare obtint de l'empereur le royaume des Perses, à la charge qu'il rendrait aux Romains ce que les Perses avoient usurpé sur eux la paix étant faite à cette condition, ce Barbare rendit aux Romains l'Égypte, et tout l'Orient après en avoir fait sortir les garnisons des Perses. Il renvoya encore à l'empereur le bois vivifiant de la vraie Croix. Heraclius donna ensuite la dignité de patrice à Nicetas, fit épouser Nicée fille de Nicetas à son fils Théodose, qu'il avait eu de Martine. Il maria encore Constantin, empereur des Romains, à Gregoria autre fille de Nicetas, qu'il avait fait venir de la Pentapole, et qu'il avait déjà accordée avec lui du vivant de son pere.

Dans ce même temps-là, quelques Sarrasins se soulevèrent du côté d'Aitribe pays de Arabie heureuse, et ravagèrent tous les lieux circonvoisins. Heraclius de son côté fit partir de Constantinople sa fille Eudoxie, pour aller trouver le prince des Turcs, à qui il l'avoir promise; mais sur la nouvelle qu'il reçut de la mort de ce Barbare, il l'a fit revenir. Deux de ses fils, et deux de ses filles moururent aussi, lorsqu'il était encore en Perse; mais il revint à Jérusalem, et fit porter le bois vivifiant de la Croix de notre Seigneur marqué et cacheté, comme il était lorsqu'il fut enlevé; il le montra au patriarche Modeste, et à tout son clergé qui reconnurent que la marque et le cachet étaient tous entiers, et que ce saint bois n'avait pas été touché par des mains profanes et sacrilèges, et que mêmes il n'avait pas été vu par ces Barbares; c'est ce qui les obligea à en rendre grâces à Dieu, et à lui en donner des louanges. Le patriarche prit chez lui la clef, qui lui était restée, avec laquelle il ouvrit la boîte, où la vraie Croix était enfermée, pour la faire adorer à tout le monde. L'empereur fit ensuite dresser une Croix en ce lieu-là en mémoire de la vraie Croix, qu'il avait recouvrée, et qu'il renvoya aussitôt à Constantinople; elle fut reçue par le patriarche Sergius, qui vint au-devant processionnellement, faisant chanter des litanies depuis les Blaquernes, où est l'église de la sainte Vierge, jusqu'à la grande église, où il la porta. Toutes ces choses arrivèrent en la seconde Indiction.

Peu de temps après Heraclius retourna à Constantinople, où il fut reçu par les habitants avec des acclamations publiques et des magnificences extraordinaires. Il était trainé par quatre éléphants qu'il avait amenés exprès pour donner du plaisir au peuple aux jeux du cirque. Il institua aussi des jours de fêtes à cause de la victoire qu'il avait remportée, et fit de grandes libéralités à tous les citoyens; et d'autant qu'il avait usurpé les biens de la grande Église, il fit conter tous les ans au clergé une certaine somme d'argent, qui se tirait de son épargne; après cette espèce de restitution, il honora son fils Constantin de la dignité de consul, et son fils Heraclius, né du mariage de Martine, du titre de César.

Les Sarrasins quelque temps après firent des courses dans le pays d'Antioche, et furent cause qu'Heraclius alla une seconde fois en Orient avec sa femme Martine, et son Fils Heraclius, où il se mit en colère contre son frère Théodore, sur ce qu'on lui avait rapporté en particulier, qu'il

le blâmait à cause de sa femme Martine, et qu'on lui entendait dire souvent, que son péché était toujours devant lui.

Pour le punir de cette hardiesse, il l'envoya à Constantin, avec des lettres qui portaient, qu'après l'avoir réprimandé devant le peuple, il le fit garder. Il donna depuis le commandement de l'armée d'Orient à Théodore surnommé Thriturie qui était le trésorier général de ses finances. Après la mort de Sergius qui avait cette charge, du temps de Nicetas, et qu'on avait fait mourir de la façon, que je vais dire : Les Sarrasins écorchèrent un chameau, et firent coudre Sergius tout vif dans la peau, et l'y laissèrent jusqu'à ce que la peau qui se dessécha peu à peu, eut aussi desséché le corps de Sergius qui mourut ainsi pitoyablement. Ils l'accusaient d'avoir conseillé à Heraclius de ne leur pas permettre, lors qu'ils sortirent des terres des Romains, d'emporter les marchandises qu'ils avaient troquées avec eux, contre trente livres pesant d'or, qu'on leur payait tous les ans, et qu'ainsi il avait été cause de tout le dégât, qu'ils avaient fait sur les frontières des Romains. Heraclius en ce temps là défendit à Theodore de combattre contre les Sarrasins; mais ils dressèrent des embûches, et engagèrent insensiblement les Romains au combat par de légères escarmouches. Leurs soldats qui étaient en embuscade, voyants que les Romains ne s'étaient pas retirés, les entourèrent, et les chargeants tout d'un coup, en tuèrent plusieurs tant des soldats, que des officiers.

Environ ce même temps-là, Marie sœur d'Heraclius envoya au Cagan roi des Avars de l'argent; qui servit à lui faire renvoyer son Fils Etienne. Ce prince des Avars prenant goût à de tels présents, écrivit au magistrat Antonien d'en faire autant que Marie, pour en avoir les autres personnes qu'il avait en otage; ce qui fut fait ainsi qu'il le souhaitait.

Cette même année-là Cubrate cousin d'Organ, et Seigneur des Honnogonduriens se révolta contre le Cagan prince des Avars, et chassa de son pays la colonie du peuple, qu'il lui avait envoyé après l'avoir traité avec ignominie. Il envoya ensuite une ambassade à Heraclius, et fit la paix avec lui, qui dura jusqu'à la fin de sa vie.

Heraclius lui avait renvoyé des présents, et lui avait donné la qualité de patrice. Dans le séjour qu'Heraclius fit en Orient, il choisit Jean pour gouverneur de Barcene, et l'envoya contre les Sarrasins, qui s'étaient répandus dans l'Egypte; il leur livra le combat; mais il fut défait, aussi bien que Marin commandant l'armée de Thrace, qui fut encore vaincu par ces Barbares, et qui ne le sauva, qu'à peine, après la perte de la plus grande partie de ses gens. Marien grand Maître de la chambre fut choisi pour commander l'armée après lui, avec ordre de conférer avec le patriarche Cyrus sur ce qu'il y avait à faire pour la guerre contre les Sarrasins.

Ce patriarche avait fait entendre à l'empereur qu'il pouvait faire un traité avec Omare, prince des Sarafins, moyennant quelque tribut, qui ne ferait point tort au commerce et qu'il fallait de plus lui promettre Eudoxie, qu'il avait déclarée auguste, où quelque autre de ses filles; et que par ce moyen ce Barbare se ferait baptiser, et se rendrait chrétien. Car il était certain, qu'Omare avec toute son armée, avait beaucoup de confiance en Cyrus, et qu'il était son ami particulier. Mais toutes ces propositions ne furent pas agréables à l'empereur. Marien en ayant eu avis, et n'étant plus d'accord avec Cyrus, combattit les Sarrasins, qui gagnèrent la bataille, dans laquelle Marien perdit la vie, avec un grand nombre de ses soldats. Heraclius apprenant cette nouvelle retourna à Constantinople, et demeura au palais; qui s'appelle Hiero n'osant plus monter sur la mer; les magistrats, et les premiers d'entre les citoyens le pressèrent d'entrer dans la Ville. Mais ils ne le purent persuader; il y en voyait seulement ses fils, les jours de fête, qui venaient le retrouver d'abord avaient; qu'ils avaient entendu en l'église le service divin, suivant leur coutume, où qu'ils avaient assisté aux spectacles publics. On lui vint dire dans ce palais, où il demeurait toujours, que son fils Atalaric, et le magistrat Theodore fils de Theodore son frère avec beaucoup d'autres, avaient conspiré contre lui; il leur fit couper les mains et les narines, sur les indices qu'il eut de cette conspiration; il relégua ensuite Atalaric dans l'île des Princes, et Theodore dans celle de Gaudomelete. Il manda au gouverneur de cette dernière île, de couper un pied à Theodore, aussitôt qu'il y serait arrivé; tous ceux qui avoient été complices de cet attentat, furent punis du même supplice; le gouverneur de la Ville de Constantinople longtemps après, à la persuasion des magistrats, attacha plusieurs vaisseaux les uns aux autres avec des cordes, et fit comme un pont à l'endroit de la mer, qu'on appelle le Detroit, et couvrant les bords du Pont de part et d'autre de feuilles, et de branches d'arbres, empêcha qu'on ne peut voir la mer dans les passages. Cet ouvrage ayant été fait en peu de temps. L'empereur arriva au golfe de Phedalie par mer, allant à

cheval, comme s'il eut marché sur terre ferme, et passant ensuite l'autre bras de mer contigu, qu'on avait accommodé de la même façon, entra dans la Ville de Constantinople par le pont du fleuve Barnysse. A son arrivée, il mit la couronne impériale sur la tête de son fils Heraclius, et le proclama César. Après quoi Sergius patriarche de Constantinople mourut en la douzième Indiction, et d'autant qu'Heraclius aimait assez Pyrrhus pour l'appeler son frère peut-être à cause qu'il avait été parrain de sa sœur, et qu'il avait été compagnon et intime ami de Sergius, il lui donna le siège vacant.

Il est vrai qu'il avait mandé Cyrus patriarche d'Alexandrie, qui s'était déjà rendu à Constantinople; mais il l'accusa d'avoir livré l'Egypte aux Sarrasins, et lui reprocha sa trahison devant tout le peuple assemblé. Cyrus se défendit de tout ce qu'on lui imputait, assurant que si on avait cru son conseil, et que l'on eut payé aux Sarrasins le tribut qui leur avait été assigné, pour la liberté du commerce, ils auraient toujours été en paix avec l'Egypte, et que l'empereur n'aurait rien perdu de ce qu'on avait accoutumé de lui donner. Il fit connaître ensuite les personnes qui étaient coupables de ce crime, et s'efforça de faire voir, qu'on le chargeait à tort de ce forfait. L'empereur toutefois l'appelait homme Grec, ennemi de Dieu, qui avait conspiré contre les chrétiens, et qui lui avait conseillé de donner sa fille à Omare prince des Sarrasins. Après ces paroles, il se mit encore plus en colère contre lui, et le menaçant de le faire mourir, le renvoya au gouverneur de la Ville pour lui donner la question. Après cette action, il fit son fils Heraclius consul, proclama Césars David, et Marin ses autres fils, et déclara Augustes, ses filles Augustine et Martine. Quelque temps s'étant écoulé il tomba dans l'hydropisie, et comme il voyait son mal incurable, car il était si extraordinaire, que quand il voulait uriner il fallait mettre sur son ventre un aigle qui lui cachait la tête pour empêcher que son urine ne montât jusqu'à son visage. Ce qui était une marque évidente de sa punition, pour l'inceste qu'il avait commis en épousant sa nièce. Il fit son testament, par lequel il institua Constantin et Heraclius ses fils également héritiers de l'empire, à la charge qu'ils reconnaîtraient sa femme pour leur mère, et impératrice.

Il mourut enfin après avoir fait ainsi son testament l'an soixante sixième de son âge, et le trente quatrième mois, et six jours de son règne. On l'enterra dans la célèbre église des saints apôtres, et comme il avait ordonné étant encore en vie, son tombeau fut ouvert durant trois jours, et gardé par ses eunuques domestiques. Après cette cérémonie l'auguste Martine fit lire le testament d'Heraclius devant le peuple de Constantinople, qu'elle avait fait assembler. Et lui montra la dernière disposition qui était faite en sa faveur, et en celle de ses fils; toute l'assemblée demandant Constantin, et Heraclius pour empereurs, elle les fit paraître en public, et faisait déjà à l'impératrice, comme si elle eut gouverné l'empire. Mais plusieurs d'entre le peuple lui crièrent : «Il vous faut respecter comme la mère des empereurs, et leur obéir comme à nos souverains, et à nos maîtres. On rendait pourtant le plus grand honneur à Constantin, à cause qu'il était l'aîné, et qu'il avait été, dès sa jeunesse, destiné pour l'empire. Et on disait à Martine : «Madame pourriez-vous défendre la capitale de l'empire contre les Barbares, qui la voudraient attaquer, et répondre aux ambassadeurs des nations étrangères, qui vous viendraient voir ? Dieu nous préserve que l'empire des Romains soit réduit à ce point ! Le peuple se retira après avoir donné mille bénédictions aux empereurs. Et l'impératrice entendant ces fâcheuses paroles se renferma dans son palais. Depuis ce temps-là Constantin commença de régner. Philagre trésorier général de l'Espagne lui fit savoir aussitôt, qu'on avait porté beaucoup d'argent durant la maladie d'Heraclius, chez le patriarche Pyrrhus, pour subvenir aux besoins de l'impératrice Martine, de peur qu'elle ne fut réduite à la nécessité, si l'empereur Constantin, son beau-gils, la chassait de son palais.

L'empereur envoya chercher Pyrrhus, et lui demanda s'il était vrai qu'on lui eut porté de l'argent : il n'en convenoit pas : mais il en fut convaincu par Philagre, et contraint de rendre l'argent, qu'on lui avait mis en dépôt. Constantin fut ensuite tourmenté d'une longue maladie, et à cause du mauvais air obligé de se faire porter à Calcédoine dans un palais qu'il y avait fait bâtir. Philagre qui le voyait sur le point de mourir, eut peur qu'Heraclius et Martine ne le voulussent détruire. C'est pourquoi il conseilla à Constantin, de faire venir ses armées, pour empêcher qu'on ne lui pût faire de violence, et qu'on ne le chassât de l'empire. Constantin réjouit de l'avis qu'on lui donnait, envoya Valentin écuyer de Philagre au camp où étaient ses armées avec ses lettres, et ses ordres nécessaires, et une somme considérable d'argent, pour distribuer aux troupes, et les obliger de venir avec lui, afin qu'après sa mort, elles fussent dans la volonté de s'opposer à Martine, et à ses Fils. Ce fut la dernière action de sa vie. Car après avoir régné avec son père

vingt-huit ans, il mourut de sa maladie, ne l'ayant survécu que de cent trois jours. Heraclius fut nommé empereur en sa place, et Martine gouverna l'empire avec lui. Au commencement de son règne, il donna à Dieu pour offrande la couronne de son père Heraclius, que Constantin avait fait emporter de l'église, où elle avait été enterrée avec lui, et qui était de la valeur de soixante dix livres d'or. Il rétablit encore Cyrus patriarche d'Alexandrie; mais il fit raser Philagre, et le fit enfermer dans le château de *Septem* situé en Afrique vers l'Occident de l'autre côté des Colonnes d'Heracles. De plus il fit battre, et maltraiter tous ceux qu'il connût pour amis de Philagre, où de ses créatures. D'abord que Valentin écuyer de Philagre eut appris cette nouvelle; il fie révolter l'armée contre Martine, et contre ses fils, et s'approcha de Calcédoine, où il séjourna, comme pour donner du secours aux fils de Constantin. Mais Heraclius mit une forte garnison dans Constantinople, se défendit hautement du crime, qu'on lui imputait, d'avoir fait mourir le fils de Constantin. Il disait partout qu'Heraclius fils de Constantin, était encore en vie, il en donnait des marques assurées et protestait, qu'il en voulait avoir soin, comme de son fils. En effet, pour n'en point faire douter, il le tint sur les fonds de baptême. De plus il jura mettant la main sur la vraie Croix, et en présence du patriarche Pyrrhus, qu'il ne ferait aucun tort aux Fils de Constantin directement, ni indirectement; et faisait voir à tout le monde que Valentin tachait de les surprendre, et qu'il voulait lui-même envahir l'empire. Pour imprimer davantage cette opinion dans les esprits, il mena Heraclius à Calcédoine, où il voulait faire le même serment, devant le peuple, qu'il aimait Heraclius. Mais Valentin ne le voulut pas recevoir; c'est pourquoi l'empereur s'en revint à Constantinople, et exposa toutes ces choses aux citoyens, qui ajoutants foi à ce qu'il disait, firent mille imprécations contre Valentin.

Quelque temps après, durant les vendanges les citoyens s'apercevant que l'armée de Valentin faisait dégât dans leurs vignes, et les empêchait sortir à la campagne, firent un complot pour couronner Heraclius fils de Constantin, contre le sentiment de Pyrrhus, qui n'eut pas plutôt vu cette émotion populaire, qu'il dit qu'elle ne se faisait pas exprès pour couronner Heraclius. Mais pour assurer l'empire à Valentin; néanmoins Pyrrhus voyant que le peuple persistait toujours, il vint dire à l'empereur, qu'il fallait couronner son neveu; Heraclius le mena donc à l'église et montant à la tribune où Pyrrhus le suivit, et l'exhorta de couronner Valentin. Le peuple pressa l'empereur de faire dans l'ordre cette cérémonie. Elle fut enfin achevée, en lui mettant sur la tête la couronne d'Heraclius son père, qui avait été reportée à l'église. On fit aussitôt changer de nom à celui qui avait été couronné, et on l'appela Constantin. Mais le bas peuple accompagné de quelques Juifs, et d'autres infidèles entra dans l'église, à main armée, contre Pyrrhus, et se glissant jusqu'au sanctuaire, mit en pièces la nappe sacrée de l'autel, profana ce lieu saint, et prenant les clefs de l'église, les attacha à une perche, et parcourut ainsi toute la Ville. Aussitôt que Pyrrhus eut appris ces nouvelles, il se rendit à l'église la nuit suivante, et après avoir fait la révérence devant tous les lieux saints, il ôta son étole, et la mit sur l'autel prononçant ces paroles: «Je ne quitte pas, dit-il, le sacerdoce, mais je cède à la fureur du peuple mutiné.» Etant sorti secrètement, il s'alla cacher dans la maison d'une certaine femme dévote où il demeura jusqu'à ce qu'il eut trouvé l'occasion favorable de s'embarquer, pour Calcédoine. Les religieux qui y demeuraient n'eurent pas plutôt été informés de son arrivée, qu'ils l'allèrent voir; et n'interrogèrent sur la doctrine, que lui l'empereur Heraclius, et le patriarche Sergius avaient autrefois enseignée contre les deux volontés, et les deux actions de notre Seigneur Jésus Christ. Ce que toutefois Maxime, et Théodose, qui étaient pour lors en Afrique, soutenaient avec chaleur, comme étant la créance orthodoxe. Voila ce qui arriva à Pyrrhus dans cet intervalle de temps.

Pour ce qui regarde Heraclius et Martine, ils furent contraints de faire la paix avec Valentin, et de la rendre inviolable par ferment, de peur que ceux de son parti, qui étaient toujours à Calcédoine, ne fissent un plus grand ravage dans les faux-bourgs. Ils l'honorèrent encore de la dignité, que les Romains appellent capitaine du Guet, et des sentinelles de la Ville, et consentirent qu'on ne lui redemandait point l'argent, qu'il avait reçu de Constantin, et qu'il en pourrait gratifier ses soldats, à la charge aussi que David serait proclamé César, et qu'on l'appellerait Tibère. Ces choses s'étant ainsi passées Paul, économiste de la grande Eglise, fut élu patriarche de Constantinople au mois d'Octobre de la quinzième indiction; et Constantin mourut en Sicile l'an 28 de son règne après avoir été par surprise assassiné dans son bain, par ses domestiques. Son fils Constantin lui succéda. Au commencement de son empire le prince des Sarrasins envoya une puissante flotte devant la Ville de Constantinople sous le commandement, d'un nommé Chaleu, en qui il avait grande confiance, et qu'il connaissait fort expérimenté, pour la guerre. Ce Chaleu fit

aborder ses vaisseaux au pied des faubourgs de Constantinople, et le lieu qu'on appelle Hebdome. Constantin le reçut avec un pareil nombre de vaisseaux et par des combats continuels, qui recommençaient tous les jours. La guerre dura de puis le printemps jusqu'à l'Automne, mais le temps venu, les vaisseaux des Sarrasins relâchèrent en Cyzique, pour y passer l'hiver; et dès le printemps suivant ils revinrent au même endroit, d'où ils étaient partis, et se disposèrent pour un combat naval.

De cette façon la guerre dura sept ans entiers, et comme les troupes des Sarrasins ne faisaient aucun progrès; au contraire qu'elles étaient dans une extrême consternation d'avoir perdu plusieurs de leurs soldats des plus braves, et d'en voir encore parmi eux beaucoup de blessés, ils s'en retournèrent en leurs pays; mais dans leur retraite, comme ils approchaient de la mer Sylléene, ils furent tous ensevelis dans les flots, par une furieuse tempête. Le roi des Sarrasins, apprenant la perte entière de sa flotte, envoya des ambassadeurs à Constantin, pour faire la paix avec lui, à condition qu'il lui payerait un tribut tous les ans. L'Empereur les reçut, et écouta leur proposition. Il renvoya aussitôt avec eux Jean Patrice surnommé Petzigande homme prudent, et savant dans les négociations, pour traiter la paix avec les Sarrasins. Il fit avec ces Barbares une trêve de trente ans, qui fut confirmée par serment de part et d'autre. Les conditions de cette trêve furent, que les Sarrasins fourniraient aux Romains, par chaque année, trois mille pièces d'or, et enverraient cinquante hommes à leur service, et autant de chevaux. Cette paix fit grand bruit aux parties occidentales, et le roi des Avars avec les autres princes, qui font encore plus avant vers l'Occident, envoyèrent des ambassadeurs à l'empereur, avec des présents, pour lui demander la paix. L'empereur leur accorda, et depuis ce temps-là on vit l'orient et l'Occident jouir de la douceur d'une paix profonde.

Il est temps que je parle des commencements des Huns, et des Bulgares, et de quelle manière ils occupèrent leur pays.

La grande Bulgarie, et qui s'appelle la nation des Cotragues, est située aux marais Meotides, proche du fleuve Cophin. Un certain Curate, prince de ces peuples, du temps de Constantin qui mourut en Occident, laissa cinq enfants, auxquels, avant que d'expirer, il ordonna par son testament, de demeurer tous ensemble, pour rendre leur empire plus florissant, par leur communauté et par leur concorde. Mais ils ne suivirent pas les dernières volontés de leur père. Chacun prit sa part du royaume. L'aîné de tous, qui se nommait Bayen, suivant le commandement de son père, demeura toujours dans son pays natal. Le second nommé Cotrague passa le fleuve Tanais et prit son habitation de l'autre côté. Le quatrième traversa le Danube, pour établir sa demeure dans la Pannonie, qui est à présent sous la domination des Avars, et fit alliance avec les habitants du pays. Le cinquième descendit, par eau, à Pentapolis de Ravenne, et se rendit tributaire des Romains. En dernier lieu le troisième nommé Asparuch passant les fleuves de Danapris, et de Danastris se retira après du Danube, où il choisit un lieu propre, pour y faire son séjour. Ce lieu s'appelle *Og/e*, dans la langue du pays. Il est inaccessible, et presque imprenable. Les marais qui rendent son abord difficile défendant assez son entrée, et des roches escarpées, avec des bois par derrière, lui servent de murs, et de remparts. Cette famille ainsi divisée, et dispersée donna occasion aux Chazares voisins des Sarmates, de quitter le centre de la Berylie, et de faire impunément des courses dans la grande Bulgarie, de telle sorte qu'ils ravagèrent tous les lieux, par où ils passèrent, et qu'après avoir conduit leurs troupes au delà du Pont Euxin, ils réduisirent Bayen sous leur obéissance, et le rendirent leur tributaire.

Sur la nouvelle que Constantin apprit du ravage, qui se faisait aux frontières de l'empire romain, par le peuple qui habite auprès du Danube, fit passer une armée en Thrace, fit équiper des vaisseaux, et marcha lui-même pour réprimer l'audace de ces barbares. Mais d'abord qu'ils eurent aperçu tant d'hommes à cheval, et tant de vaisseaux, ils prirent l'épouvante, et s'enfuirent dans leurs forts, où après avoir demeuré quatre jours, la joie leur revint avec le courage, sitôt qu'ils eurent reconnu, que les Romains ne les pouvaient approcher, pour les combattre.

Cependant l'empereur se trouvant attaqué fortement de la goutte, se fit porter par mer à la ville de Mesembrie, pour tâcher d'y trouver quelque remède à son mal. Il fit savoir en temps à ses généraux d'armée de continuer toujours n'assiéger ces barbares, et de n'épargner rien, pour les repousser. Mais le bruit s'étant répandu, que l'empereur avait pris la fuite, les nôtres en eurent une telle consternation qu'ils s'enfuirent eux-mêmes, quoiqu'il n'y eut personne, qui les poursuivit.

Les Bulgares voyants cette déroute, les suivirent vivement, tuèrent ceux qu'ils purent joindre, et en blessèrent plusieurs. Ils passèrent ensuite le Danube, et s'étant introduits jusqu'au lieu qu'on appelle Barne, proche du fleuve Odyssée, qui est une presqu'île, à cause des terres et des hauteurs qui s'y rencontrent. Ils campèrent en cet endroit le reconnaissant très fort, et par la rivière et par l'assiette du lieu; mais ils se rendirent maîtres des enclavons, qui sont voisins, et mirent en garnison une partie de leurs troupes, dans cette frontière, qui est du côté des Avars.

Ils placèrent le reste de leurs soldats, dans les lieux qui servent de limites aux Romains; comme ils se furent ainsi fortifiées, et que leur armée eut été augmentée. Ils ravagèrent le pays de Thrace, et toutes les villes des environs. Ce qui força l'empereur de faire la paix avec eux, et de leur donner une somme d'argent tous les ans; mais cette paix faisant cesser tous les troubles dans l'empire des Romains, augmenta l'hérésie des Monothélites, qui avait déjà pris son commencement sous l'empereur Heraclius; si bien que l'Eglise catholique fut partagée par ce schisme.

Mais Constantin fit assembler un concile général sur ce sujet, qui confirma les cinq premiers synodes œcuméniques, et qui établit pour constant, qu'on admettrait deux volontés dans notre Seigneur Jésus Christ, et qu'on lui attribuerait deux actions naturelles, et qu'ainsi la divinité parfaite se rencontrait dans la nature humaine, qui ne perdait rien aussi de sa perfection, et que les auteurs de l'opinion contraire seraient anathèmes. L'empereur passant ainsi le reste de sa vie dans la paix et dans le repos mourut après avoir régné dix sept ans. Son corps fut enterré dans la principale église des saints Apôtres. Il laissa pour son successeur à l'empire son fils Justinien âgé déjà de seize ans.

Justinien n'eut pas plutôt monté sur le trône, qu'il renversa tout ce que son père avait établi de solide, pour le repos des peuples, et touchant l'administration des affaires publiques. Il rompit aussi la paix qui était faite avec les Bulgares et faisant passer ensuite dans la Thrace un grand nombre de cavalerie, marcha contre les enclavons, et vint jusqu'à la ville de Thessalonique, où il rangea sous sa puissance plusieurs peuples de ces enclavons, et en fit un grand nombre prisonniers de guerre les autres se rendirent volontairement à lui.

Il les mit tous dans les pays des Opsiciens, les faisant passer par la ville d'Abyde. Il en choisit jusqu'à trente mille, qu'il fit armer, pour les mettre après de lui, et qu'il appela ses soldats des gardes. Il leur donna pour capitaine Gebule, un des plus nobles d'entre eux, et prit tant d'assurance en leurs personnes, qu'il rompit la paix que son pere avait faite avec les Sarrasins.

D'ailleurs il ôta la garnison, qui de tout temps était au Mont-Liban, et en fortifia l'armée, qu'il conduisit contre les Sarrasins, et qu'il fit aller jusqu'à Sebastopole. Eux de leur côté mirent des troupes sur pied pour se défendre, publiant toutefois, qu'ils avaient fait tout leur possible, pour conserver la paix, et que si les Romains la voulaient rompre, Dieu serait le Juge, et punirait les auteurs de cette perfidie.

Comme ils virent que Justinien souhaitait toujours la guerre, ils firent écrire les articles de paix sur leurs étendards, et les portèrent devant eux, et marchèrent ainsi contre les Romains, et les mirent en fuite. L'élite de ces gardes enclavons se rangea du parti des Sarrasins et leur donnant plus de hardiesse, leur servit à défaire les Romains, ce fut de cette manière que l'empereur fit la guerre contre ces Barbares.

Durant le cours de cette année là, il donna toutes les charges publiques à des hommes cruels et Barbares, entre lesquels il choisit un eunuque nommé Etienne, Persan de Nation, pour le faire trésorier de ses finances. Cet eunuque maltraitait tous ceux qui étaient sous sa main, et qui dépendaient de sa puissance. Il fut même assez hardi pour s'en prendre à la mère de Justinien, et pour lui donner de pareils coups, que les percepteurs donnent à leurs écoliers. Justinien fit encore receveur des impôts publics, qu'on appelle vulgairement *Logothete*, un nommé Théodose religieux, qui menait une vie solitaire et retirée, vers les confins de la Thrace, sur les bords du détroit de la mer. Ce Théodose exigeait de l'argent avec cruauté, non seulement sur ceux de sa dépendance, lesquels il suspendait à des cordes et qu'il étouffait de fumée de paille, où il mettait le feu, mais il proscrivait encore les plus nobles, qu'il faisait mourir par des tourments insupportables. Ce même jour-là il fit quitter Constantinople à Léonce, qui était de famille patricienne du pas d'Isaurie; et qui avait fait beaucoup de belles actions lorsqu'il commandait les troupes du côté d'Orient. Justinien l'avait auparavant retenu prisonnier pendant trois ans, mais l'ayant remis en liberté il le fit gouverneur de la Grèce.

Ses amis le vinrent trouver la nuit, qu'il sortit de Constantinople; entr'autres, un nommé Paul religieux du couvent de Callistrate, savant en astrologie, et un nommé Grégoire, du pays de Cappadoce, gardien du monastère, qu'on appelle Flore comme ils lui offraient leurs services, il leur dit, c'est en vain que vous m'avez prédit que je serais empereur. Je n'attends plus qu'une mort fâcheuse. Après être sorti de la Ville ils l'empêchèrent d'aller plus avant, et lui donnèrent une forte assurance qu'il aurait l'empire, s'il avait un peu de courage. Il se laissa persuader à leurs discours, se mit sous les armes, avec quelques valets et se rendit de nuit au logis du gouverneur de la Ville, où d'abord qu'il eut fait savoir que l'Empereur devait venir pour quelque affaire. Le Gouverneur ouvrit toutes les portes, et vint au devant de lui; mais on lui mit aussitôt des cordes aux mains et aux pieds, et Léonce entrant ensuite délivra les prisonniers leur donna des armes, et les conduisit dans la place du marché, d'où les faisant aller par toute la Ville, il leur commanda de publier, que tous les chrétiens eussent à s'assembler dans l'église de Sophie.

Sur ce bruit, on vit arriver une foule de peuple à l'endroit de l'église, où l'on baptise. Léonce, accompagné de ses moines, et de ses amis alla voir Callinique, qui était pour lors patriarche de la Ville; l'obligea de descendre, et de dire au peuple : «Voici le jour que le Seigneur a fait.» Cependant tous les habitants donnèrent des malédictions à Justinien, et se rendirent au cirque, où d'abord qu'il fit jour, ils firent venir Justinien; mais comme ils criaient, qu'il le fallait faire mourir, Léonce voulut qu'on lui sauvât la vie, à cause de l'étroite amitié qu'il avait eue avec son père, et lui faisant seulement couper la langue, et le nez, le fit conduire à la Ville de Chersonèse l'an dixième de son règne. Il fut ensuite proclamé empereur par le peuple, et mit au nombre de ceux, qui l'avaient maltraité, l'eunuque Etienne, et le moine Théodose, qui furent traînés pieds liés, par la Ville, jusqu'au marché du Bœuf, et furent brûlés. Tout se passa dans ce temps-là à la Ville de Constantinople. Mais en Afrique la ville de Carthage qui avait toujours été de l'empire romain fut prise par les Sarrasins.

Léonce apprenant cette nouvelle, fit équiper tous ses vaisseaux, et envoya, pour en avoir la conduite devant Carthage, contre les Sarrasins, un nommé Jean, de famille Patricienne, fort expérimenté au métier de la guerre. Aussitôt qu'il y fut arrivé, il mit en fuite tous les Sarrasins, qui se trouvèrent, et remit la ville au pouvoir des Romains, délivrant tous les autres bourgs de cette contrée, du joug de ces barbares. Il passa l'hiver en cette ville, après y avoir mis de fortes garnisons. Mais le roi des Sarrasins apprenant sa défaite, leva une armée plus forte, pour lui faire la guerre; et donna la chasse à Jean, et à la flotte des Romains qui restait, et remit sous sa puissance Carthage, et les autres villes voisines. Cette victoire obligea Jean de quitter la partie, et de retourner auprès de l'empereur. Mais comme il eut abordé l'île de Crète les chefs et les soldats se révoltèrent contre lui, sous prétexte, disaient-ils, qu'ils auraient honte de se présenter devant l'empereur.

Cette raison les fit songer à déposer Léonce, après avoir poussé mille injures contre lui, et à choisir pour mettre en sa place Apsimare, commandant pour lors les troupes des Curiciotes du pays des Cybyreotes, que les Romains appellent Drongaire, et lui donnèrent le surnom de Tibère. Ce fut en ce temps-là, que la ville fut affligée de la peste, qui emporta, en quatre mois, une grande partie des habitants. Et ce fut aussi en cette saison là, qu'Apsimare se trouvant avec la flotte. A la vue de Constantinople, aborda à un lieu nommé les Syques, qui regarde la Ville. Il combattit de ce lieu-là quelque temps, contre les citoyens, et gagnant ensuite par argent les officiers et les soldats, qui gardent les murs des Blaquernes, il entra, par cet endroit dans la Ville, avec toute son armée, et mit au pillage tout le bien des habitants. Il se saisit ensuite de Léonce, qui achevait la troisième année de son règne. Il lui fit couper le nez, et l'envoya au monastère de Delmate, pour y vivre comme un particulier.

Tandis que toutes ces choses se passaient ainsi, on fit courir un bruit en l'île de Chersonese, que Justinien, qui y était alors, avait assez de hardiesse, pour songer à reprendre l'empire. Les habitants craignant le danger qui leur en pouvait arriver, prirent résolution de le tuer, où de le mener prisonnier à Apsimare.

D'abord que Justinien, eut connu leur dessein, il se sauva dans la forteresse qu'on appelle Doros, qui est sur la frontière des Goths, d'où il écrivit au prince des Cazares, que ceux du pays appellent Cagan, qu'il le pria de le venir voir. Cagan se rendit auprès de lui à sa prière. Justinien le traita fort civilement, et lui témoignant beaucoup d'amitié, lui donna en mariage sa sœur Theodora. Il lui permit après, d'aller à Phanagore, où Cazare demeura quelque temps avec sa femme.

Apsimare fut averti de cette alliance, mais cela n'empêcha pas qu'il ne sollicitât incessamment le prince Cazare, par présents considérables qu'il lui faisait offrir, où de lui livrer

Justinien en vie, où de lui envoyer sa tête. Il fut touché des prières continuelles d'Apsimare, et promit enfin, qu'il ferait ce qu'il lui demandait. Il envoya à cet effet des gens, pour le garder, de peur que les habitants du pays ne fissent quelque attentat contre sa personne. Mais c'était à dessein d'empêcher, qu'il ne pût le sauver de leurs mains. Il commanda donc à un capitaine de sa nation, ami de Justinien, et au gouverneur du Bosphore de Scythie de lui ôter la vie, aussitôt qu'ils auraient reçu son ordre. Cette nouvelle fut rapportée à Théodora par un des domestiques de son père, laquelle avertit en même temps son mari, du projet qu'on faisait contre lui. Justinien instruit de ce complot, fit venir ce Cazare qui était son ami, et après avoir écarté tout le monde, il le fit étrangler, aussi bien que le gouverneur du Bosphore, qu'il fit mourir de la même façon. Après quoi il renvoya sa femme Théodora chez son père, et partit pour Tomis qui est un lieu situé auprès de la mer, où s'embarquant avec quelques personnes, il alla toujours terre à terre jusqu'à Symbolon, et arriva à la Chersonèse.

Il n'eut pas plutôt fait entrer son vaisseau dans le port, qu'il envoya à la Ville un homme de la compagnie, qui ramena avec lui Barasbacure, Soliban, et quelques autres, avec lesquels il sortit du port, et passant au delà d'un lieu qu'on appelle les Necropyles, arriva à l'embouchure du Danube. De là il fit partir un nommé Étienne, qui était avec lui pour aller trouver de sa part Terbelis Prince des Bulgares dans ce pays-là. et pour le prier de le vouloir aider à remonter sur le trône de l'empire; pour cet effet, il lui fit promettre sa fille en mariage, et lui envoya beaucoup de présents. Ce barbare ayant accepté toutes choses, reçut Justinien fort honorablement, et faisant armer tous ceux qui étaient avec lui, le mena devant Constantinople; où rangeant son armée le long des murs des Blaquernes, il l'assiégea durant trois jours. L'empereur fit sommer la Ville de le recevoir. Mais les habitants renvoyèrent ces gens avec ignominie.

Après ce refus il rentra néanmoins de nuit dans la Ville, par un aqueduc, et força aussitôt le palais des Blaquernes. Il fit ensuite pendre Heraclius frère d'Apsimare, qui avait commandé les armées d'Orient. Les autres et leurs gardes furent aussi attachés à des potences, qu'il fit mettre sur les murs de la Ville, pour les faire voir; il punit Apsimare, qui n'avait régné que sept ans, d'un autre châtiment. Il le fit prendre avec Léonce, leur fit mettre les fers aux pieds, et les fit conduire en prison. Et comme il donnait après quelque temps à son peuple, le divertissement d'un combat à cheval, il les fit mettre à ses côtés, l'un à droit, l'autre à gauche, les fit fouler aux pieds, l'espace d'une heure entière, et commanda ensuite, qu'on leur tranchât la tête dans la place, qu'on appelle le Cynegeion.

Il vint voir après cela Terbelis prince des Bulgares, qui avait son quartier hors des murs des Blaquernes. Et lui témoignant beaucoup d'amitié, lui donna son manteau royal, et l'appela César; il ne se contenta pas de lui avoir rendu cet honneur, il le fit encore asseoir après de lui, et lui fit rendre par le peuple les mêmes devoirs, qu'on lui rendait. Cette marque de reconnaissance fut suivie d'une infinité de présents avec lesquels il le renvoya dans son pays. Il fit crever les yeux au patriarche Callinique, et l'envoya en exil à Rome, à cause qu'il avait mal parlé de l'empereur, lorsqu'on faisait la cérémonie du couronnement de Léonce. Justinien fit remplir cette place par Cyrus, qui avait toujours été solitaire dans la ville Amastris; à cause qu'il avait prédit, qu'il remonterait sur le trône de Constantinople. Il ne laissait pas cependant de faire mourir plusieurs personnes, et de faire souffrir des tourments à son peuple. Car il dépossédait les magistrats, les envoyait au supplice, et donnait leurs charges à d'autres. Il en conviait quelques-uns à des festins, qu'il faisait après massacrer en trahison. D'autres qu'il faisait coudre dans des sacs, et qu'il faisait jeter dans la mer. Enfin pour le dire en un mot, il exerça toutes sortes de cruautés envers les sujets, et toutefois il vint dans ce temps-là de Cazarie avec sa femme Theodora, et son fils Tibère, et leur mit à tous deux la couronne impériale sur la tête. Il rompit depuis la paix, qui avait été faite avec les Bulgares, et tourna la pointe de ses armes, du côté de la ville d'Anchiale, après avoir fait passer par terre dans la Thrace et par mer une infinité de troupes. Les Romains s'amusant en ce pays à piller inconsidérément les lieux des environs, furent surpris, tout à coup, par les Bulgares, qui en tuèrent un grand nombre, et en firent plusieurs prisonniers. Justinien qui était renfermé dans la ville d'Anchiale, y fut assiégé durant trois jours, mais il se sauva de nuit sur des vaisseaux et s'en revint à Constantinople.

Tandis qu'on fait ainsi la guerre contre les Bulgares; le roi des Sarrasins met sur pied une puissante armée, qu'il donne à commander à Masalman et à Solyman, et l'envoie pour assiéger la Ville de Tyane.

Les chefs voyants qu'ils n'avançaient rien devant la place après plusieurs combats, et quoiqu'ils eussent fait plusieurs brèches aux murs, avec leurs machines, se disposaient à lever le siège, lorsque Justinien envoya au secours de la Ville assiégée, un grand nombre de paysans, et de Laboureurs; Les Sarrasins s'apercevant qu'ils n'avaient point d'armes, se jetèrent sur eux, en tuèrent une partie, prirent l'autre, et continuèrent le siège, avec plus de chaleur, qu'ils n'avaient

commencé, encouragez par cet heureux succès. Mais les assiégés voyant que toutes les choses nécessaires, pour se défendre, leur manquaient, et qu'ils ne pouvaient plus recevoir aucun secours de l'empereur, furent contraints de se rendre aux Sarrasins. Cette victoire depuis ce temps-là, enfla si fort le courage des ennemis, qu'ils furent assez hardis, pour ravager impunément toutes les terres des Romains, qui n'étaient pas en état de leur résister: leur témérité sur si grande, qu'un parti d'environ trente hommes vint jusqu'à Chrysopole, ville située au bord de la mer, de l'autre côté de Constantinople, vers le soleil levant, entra dans la place, et après avoir égorgé tous les habitants, brûla leurs vaisseaux.

Justinien se souvenant du danger, où il avait été auprès d'Apsimare, par les habitants de la Chersonèse, équipa une flotte de toutes fortes de vaisseaux, et les fit monter d'environ cent milles hommes, composés des gens de guerre, de paysans, d'ouvriers, de sénateurs et d'habitants. Il leur donna pour commandant Etienne Patrice, surnommé Asinite; à qui il donna ordre de massacrer tous les peuples de la Chersonèse, du Bosphore, et des provinces circonvoisines, de donner le Gouvernement de la Chersonèse à Helie, l'un de ses gardes qui s'en allait avec lui, et de laisser en cette ville, comme en exil, un nommé Bardanes Armenien : Étienne exécuta l'ordre de l'empereur d'abord qu'il fut entré dans ce pays, par le Pont-Euxin; il mit quelque jeunesse de la ville parmi ses soldats, au lieu de les faire prisonniers, envoya à Justinien un gouverneur de la Chersonèse, Zoïle premier citoyen, et environ trente personnes des meilleurs habitants, avec leurs femmes et leurs enfants, tous chargés de chaînes. Il fit embrocher les sept principaux de la Chersonèse à des broches de bois, et les fit rôtir; de plus il fit monter dans des Barques les magistrats des autres villes, jusqu'au nombre de vingt, et les fit jeter dans la mer; avec des pierres au col. Mais Justinien s'imaginant qu'Étienne n'avait pas exécuté les ordres assez rigoureusement, à cause de la jeunesse qu'il s'était réservée, le fit revenir aussitôt; selon ce commandement, Étienne se mit sur Mer, au commencement d'Octobre et fit naufrage, où plus de soixante treize mille hommes furent submergez, et leurs corps furent portés par les flots de la mer, depuis la ville d'Amastris, jusqu'à Heraclée. Justinien ne témoigna pas un grand regret de cette perte, au contraire, il en eut de la joie, et se résolut de faire partir d'autres vaisseaux, pour ce même endroit; mais les princes de ses provinces étant avertis de ce dessein, se mirent en état de se défendre, autant qu'il leur fut possible, et envoyèrent des ambassadeurs aux Cazares, pour leur demander des garnisons, et empêcher la prise des autres places, qui leur restaient. Justinien ayant appris cette nouvelle, fit partir George, qui était de famille patricienne, et Jean gouverneur de la ville, avec les principaux habitants, et trois cens hommes, avec ordre de remettre Dune, et Zoïle en leurs charges, et de lui ramener Helie. Aussitôt qu'ils furent arrivés à la Chersonèse, les habitants de la Ville laissèrent entrer seulement George, avec les plus apparents de sa fuite, fermèrent leurs portes, tuèrent George, et Jean commandèrent aux Cazares, qui étaient venus pour les secourir, de mener au Cagan, Dune, et Zoïle avec les autres soldats, qui étaient demeurés hors de la ville. Mais ces barbares les firent mourir en chemin. Les Habitants de la Chersonèse ne se contentèrent pas de ces outrages; ils donnèrent des malédictions à Justinien, et proclamèrent empereur un nommé Bardanes, qui avait été exilé. Justinien indigné de ce mauvais traitement, fit sentir d'abord les effets de sa cruauté aux enfants d'Helie, qui étaient encore à la mamelle, et contraignit leur mère, d'épouser son cuisinier, qui était Indien, et d'une laideur épouvantable. Il arma depuis un grand nombre de vaisseaux, et fit partir le patrice Maurus, pour en être général, avec ordre exprès de mettre à feu, et à sang la Chersonèse, et tous ses habitants, sans épargner personne. Il se mit sur mer, pour achever cette entreprise; mais les Cazares venants à fondre sur lui, empêchèrent la ruine de la ville. Bardanes cependant se retira chez le prince des Cazares; et le patrice Maurus, qui ne pouvait plus assiéger la Chersonèse, et qui n'osait aussi retourner vers l'empereur, fut obligé de conspirer contre lui, avec les habitants de la ville, et de proclamer à sa place Bardanes empereur, qu'ils appelèrent Philippicus, en lui faisant changer de nom. Ils l'envoyèrent ensuite redemander au Cazare, par des ambassadeurs, qui rapportèrent qu'il rendrait Bardanes en santé, pourvu que les Romains lui donnassent cent écus par tête. Justinien voyant qu'un longtemps s'était écoulé, sans avoir de nouvelles eut quelque soupçon, d'avoir été trahi. Il demanda pour lors du secours à Terbelis, roi des Bulgares, et le pria devenir faire la guerre avec lui, il en eut environ trois milles hommes, qu'il fit camper, avec toutes les autres troupes des Opsiciens, dans un lieu, qui s'appelle Damatris; et pour avoir quelques nouvelles de ce qui s'était fait à la Chersonèse, il vint avec les généraux d'armée, et les soldats de ses gardes jusqu'au

Pont-Euxin, en un village maritime, qu'on appelle Ginglisse, où il demeura quelque temps. Mais comme il eut vu une armée navale voguer vers Constantinople, avec l'empereur Philippicus, il revint à Damatris trouver son armée.

Philippicus entra dans Constantinople, sans aucune résistance, d'où il envoya d'abord Helie, avec une armée pour combattre Justinien. Il se saisit de sa personne, et donna la vie à ceux qui étaient avec lui, leur faisant faire serment de ne plus porter les armes contre Philippicus. Il permit aussi aux Bulgares de retourner en leur pays, et ayant fait couper la tête à Justinien six ans après qu'il eut régné, pour la seconde fois, il l'envoya à Philippicus, qui la reçut et la renvoya par les provinces d'Occident, jusqu'à Rome. Il fit marcher ensuite contre Tibère, fils de Justinien, le patrice Maurus, et Jean qui était de la compagnie de ses gardes, surnommé Struthus. Ils le trouvèrent auprès d'un autel, dans l'église de l'immaculée Mère de Dieu, aux Blaquernes où il s'était réfugié.

Jean qui n'eut aucun respect pour la sainteté du lieu, et qui ne fut point touché des larmes d'Anastase aïeule de Tibère,, laquelle l'avait voulu accompagner, pour courir avec lui le même danger, l'arracha par force de la nappe sacrée de l'autel, où il s'était attaché. Ils donnèrent ordre ensuite de l'enterrer dans l'église des saints Anargyres dédiée à sainte Pauline, après l'avoir sacrifié, comme une victime, dans la place des Calliniques. Barasbacure, et les autres commandants d'armée de Justinien furent pris, et massacrés pareillement.

Après quoi Philippicus posséda l'empire, avec autant de lâcheté, que d'infamie. Il condamna comme anathèmes tous les pères qui avaient assisté au sixième synode œcuménique; n'approuvant plus ce qu'ils y avaient résolu, touchant les deux volontés, et les deux actions de notre Seigneur Jésus Christ. Jean Patriarche de Constantinople, Germain archevêque de Cyzique, et plusieurs autres, tant prêtres que sénateurs, furent sectateurs de son opinion. En ce temps-là l'armée des Bulgares fit une irruption dans le pays du Bosphore de Thrace, contre les habitants, qui n'y pensaient pas. Ils en prirent plusieurs prisonniers, et firent un grand butin, cela les rendit plus fiers, et leur donna le courage d'aller jusqu'aux murs de la ville de Cherse, à l'entrée de la porte dorée, d'où s'étant retirés, ils pillèrent les autres lieux de la Thrace. Les courses des Sarrasins augmentèrent encore ces malheurs, ils se répandirent de toutes parts sur les terres des Romains, et prirent les hommes et les bestiaux, après avoir mis sous leur puissance la ville de Médée avec plusieurs autres. Durant ce temps-là Philippicus célébrait la fête de la fondation de la Ville, donnait au peuple le spectacle d'un combat à cheval, buvait avec ses amis; Mais d'abord qu'il les eut quittés, pour aller dormir après le dîner, il fut trahi de cette façon. George, surnommé Buraphe, de famille patricienne, et commandant les troupes des Opsiciens, était pour lors dans la Thrace, pour défendre la province de l'incursion des Bulgares. Ce Buraphe, par le conseil du Patrice Théodore, à qui on avait donné le surnom de Myace, envoya à Constantinople le nommé Rufus un de ses domestiques, avec quelques soldats, pour exécuter ce qu'il avait prémédité contre Philippicus. Rufus investit aussitôt le palais, y entra, où trouvant l'empereur endormi, il l'éveilla pour le mener au cirque, et pour le lui fit crever les yeux. Ce fut la seconde année de son empire.

Le lendemain qui était la fête de la Pentecôte, tout le peuple assemblé dans l'église du Verbe divin, élut pour leur empereur Artemius, qui avait été secrétaire d'état de Philippicus, et lui donna le surnom d'Anastase. Peu de jours après, on creva les yeux au patrice Théodore. On en fit autant à George, puis on le reléqua dans la ville de Thessalonique. Anastase s'appliqua entièrement à faire des levées, et de grands préparatifs pour la guerre, et choisit plusieurs chefs et commandants, pour l'exécution de ses ordres. Le bruit en étant venu à la connaissance du roi des Sarrasins, cela l'obligea de former de nouveaux desseins, et d'envoyer des troupes sur les terres des Romains. L'empereur choisit le patrice Daniel gouverneur de Constantinople, qu'il avait fait venir de la ville de Synope, où il demeurait alors, pour l'envoyer demander la paix. Mais ce n'était qu'un prétexte, et c'était plutôt pour faire observer l'armement qui se faisait contre les Romains. Daniel étant de retour rapporta qu'une puissante flotte était préparée, et qu'il y avait plusieurs escadrons de cavalerie, prêts d'entrer sur les frontières des Romains. L'empereur averti de ces nouvelles, ordonna que tous les habitants, qui auraient des provisions pour trois ans, pourraient demeurer dans la Ville, et que ceux, qui n'en auraient pas pour ce temps-là, se retireraient où ils voudraient; il fit réparer les murailles de la Ville avec grand soin, et la munit de toutes fortes de machines, propres pour la défendre, où pour empêcher les assauts des ennemis; Cependant la

nouvelle étant venue que la flotte des Sarrasins passait de la ville d'Alexandrie en Phénicie, l'empereur fit construire des vaisseaux légers de bois de cyprès, les fit monter par l'élite des soldats Opsiciens, et leur commanda de faire voile à l'île de Rhodes, où il assigna le rendez-vous des autres vaisseaux romains. Il donna la conduite de toute l'armée navale à Jean, diacre de la grande Église, receveur général des deniers publics, qu'on appelle ordinairement Logothete. C'était un homme prudent, et fort expérimenté en toutes choses, lequel étant à la vue de Rhodes fit voir les ordres qu'il avait. Toute la flotte voulut y obéir, et se disposait, pour un plus long voyage; il n'y eut que les soldats du pays d'Opsique, qui s'opposèrent à une plus longue navigation, qui se révoltèrent, et qui faisant des imprécations contre l'empereur Anastase tuèrent à coups d'épée le diacre Jean. Sa mort fit disperser toute la flotte, et chacun s'en retourna chez soi; mais les rebelles qui désertaient, et s'en retournaient aussi en leur pays, abordèrent à Adramytte, où ils rencontrèrent un nommé Théodose, receveur des deniers publics, homme particulier et pacifique, ils l'exhortèrent d'accepter la souveraine puissance; mais il s'échappa de leurs mains, et de cacha dans la Caverne d'une montagne.

Ils coururent pourtant après lui, et malgré sa résistance, le saluèrent, comme leur empereur, et l'emmenèrent avec eux. Anastase apprenant cette nouvelle, laissa une forte garnison dans Constantinople, et partit pour la ville de Nicée en Bithynie, où il se fortifia, le mieux qu'il lui fut possible. Durant ce temps-là les troupes de Théodose défirent celles des Opsiciens, et prirent encore plusieurs vaisseaux marchands.

Après quoi ils se rendirent au bord de Chrysopole, comme nous avons dit auparavant. Ils voulurent l'attaquer; mais ils demeurèrent six mois devant la place; tandis que toutes les choses se passaient de cette façon. La flotte d'Anastase aborda au port de la ville, qu'on nomme le port naval; et celle de Théodose se voyant par là en sûreté, fit voile vers la Thrace, et conquit cette province. Théodose entra ensuite dans la Ville de Constantinople par la porte des Blaquernes, avec l'assistance de quelques traîtres, qu'on avait gagné par argent. La nuit d'après on pilla les maisons des habitants, et Théodose fit sortir de la ville les magistrats, avec le patriarche Germain, pour avertir Anastase de tout ce qui s'était passé à Constantinople; lui sur l'assurance qu'il eut qu'on ne lui ferait aucun mal, prit l'habit d'un moine, et vint trouver Théodose, qui se contenta, pour tout châtement, de l'exiler en Thessalonique.

Ce fut en ce temps-là, qu'il se fit plusieurs conspirations contre les souverains, qu'on vit régner la tyrannie, qu'on s'aperçut de la décadence de l'empire, et de la ruine totale des affaires publiques, que les sciences furent bannies, les lois violées, et la discipline militaire négligée. Enfin l'empire romain fut mis en proie à tous ceux qui lui voulurent faire la guerre; et le massacre, et l'enlèvement des hommes et les prises des villes furent autorisés.

Pour comble de malheur les Sarrasins attaquèrent la Ville impériale avec une infinité de gens de pied et de cavalerie, qu'ils avaient tirés des provinces de leur domination. Après y avoir envoyé une puissante flotte d'environ dix-huit-cens voiles, sous la conduite de Musalman, qu'on appelait ainsi dans la langue du pays. Les chefs d'armée aussi bien que les magistrats de la ville furent surpris de cette nouvelle; et comme ils connaissaient le peu d'esprit, et la faiblesse de Théodose, qui n'était pas capable de résister à tant de forces ennemies, ils l'exhortèrent de se démettre volontairement de l'empire, et de vivre comme un particulier. Théodose n'en demeura pas d'accord sur le champ. Mais l'année de son règne étant expirée, il s'en démit de son bon gré. On s'assembla depuis pour élire un successeur. Leon qui avait la dignité de patrice, et qui commandait alors l'armée d'Orient, se présenta, et suivant la coutume des empereurs entra dans Constantinople, par la porte dorée, étant reçu par le peuple avec pompe, et magnificence. On le conduisit à la grande Église, et on lui mit la couronne impériale sur la tête.

Les Sarrasins cependant marchèrent contre la ville de Pergame, après avoir ruiné plusieurs places des Romains, l'assiégèrent quelque temps, et s'en rendirent maîtres de la manière que vous allez entendre : Les habitants poussés par la fureur de quelque démon mirent en pièces une jeune femme prête d'accoucher de son premier enfant, et le lui ayant arraché du ventre, le mirent dans un chaudron d'eau chaude, où tous les soldats, par une je ne sais qu'elle superstition, se trempèrent les doigts de la main droite. Mais la colère céleste suivit de bien près un crime si grand, et si énorme. Car leurs mains devinrent immobiles, et incapables de tenir leurs armes, de sorte que ne pouvant plus servir, les ennemis prirent la ville sans combattre. De là les Sarrasins vinrent à l'embouchure de l'Abyde, et enfin jusqu'au pays de Thrace, où après avoir subjugué

plusieurs villes ils se mirent en chemin vers la Capitale. Ils l'investirent, et l'assiégèrent durant treize mois entiers, ayant apporté avec eux toutes sortes de machines de guerre, pour en abattre les murailles. La flotte des Sarrasins s'y rendit aussi en même temps, sous le commandement d'un chef, qu'on appelle Solyman en langue arabe. Mais comme leurs vaisseaux étaient extraordinairement chargés d'armes et de soldats, qu'ils se suivaient les uns les autres pour plus grande sûreté, et qu'ils avaient peine à aborder la rade de Constantinople, à cause d'un petit vent contraire, et du reflux de la mer qui les repoussait.

L'empereur profita de cette occasion, et montant sur des galiotes légères, passa au milieu de leur flotte, et brula environ vingt de leurs vaisseaux. Les autres furent contraints de relâcher au Bosphore de Thrace, et de prendre port à Sosthenie où ils passèrent l'hiver, qui fut si rude cette année-là, que la grande quantité des neiges qui couvraient la terre empêcha qu'on ne la vit cent jours entiers, et causa aux Sarrasins une grande perte d'hommes, de chevaux, de chameaux, et d'autres sortes de bestiaux.

le printemps suivant on vit paraître sous la conduite d'un chef, qui s'appelait Sophien, une autre flotte, qui venait d'Egypte, chargée d'armes, de blés, et d'autres munitions. Une autre encore partant d'Afrique avec beaucoup d'armes, et de provisions suivit celle-ci de bien près. C'était un certain lezide Sarrasin qui la commandait. Mais ces deux flottes craignants d'être brûlées par les Romains, comme nous avons déjà dit de la première, et désespérants de pouvoir passer le détroit de Constantinople, elles se retirèrent, et abordèrent en Bithynie, l'une au port du Beauchamp, et l'autre au Port du Satyre. Les Egyptiens, qui étaient venus sur ces vaisseaux, se jetèrent de nuit dans de petites barques, qui y étaient attachées, vinrent à Constantinople, et crièrent : *Vive l'empereur*. Ils lui donnèrent tant de courage, qu'il fit partir des brûlaux, qui mirent le feu à tous les navires de ces deux flottes. Leurs armes, et toutes leurs munitions furent prises et portées à l'empereur. En ce temps-là, le patrice Sergius, gouverneur de Sicile, et tous ceux qui étaient du côté d'Occident, ne sachant pas ce qui s'était passé à Constantinople, et croyant que les affaires de l'empereur étaient en mauvais état, par l'arrivée de tant d'ennemis, nommèrent pour empereur un certain Basile, domestique de Sergius, fils de Grégoire surnommé Onomagule, à qui ils donnèrent en même temps le surnom de Tibere. L'Empereur apprenant cette nouvelle donna le gouvernement de la Sicile à Paul, de famille patricienne homme de guerre, en qui il avait beaucoup de confiance, et l'envoya contre Basile. A son arrivée Sergius se retira chez les Lombards. Mais Paul ayant fait assembler les habitants de l'île de Sicile, leur fit lecture des lettres de l'empereur, cela les fit rentrer dans leur devoir, et ils commencèrent à donner des bénédictions, à l'empereur, et à resserrer dans les prisons Basile, et tous les magistrats, qu'il avait arrêtés prisonniers. Après cet heureux succès, Paul fit décoller un nommé George, et d'autres personnes, et en envoya les lettres à l'Empereur; fit fouetter, et maltraiter quelques-uns, coupa le nez à plusieurs, et les exila de l'empire. Sergius ensuite ayant obtenu de Paul assurance de sa personne, le vint trouver, et pacifia par sa présence tous les troubles qui s'étaient élevés du côté d'Occident.

Au commencement de cette année là l'empereur eut un Fils, qu'il nomma Constantin; et le quinzième jour du mois d'Août suivant, toute la cavalerie des Sarrasins quitta la Ville, et leur flotte se retira après avoir perdu plusieurs vaisseaux, que le vent et la tempête avaient fait couler à fonds. Ceux qui restèrent furent dispersés, et jetés à la rade de l'île de Chypre.

Cependant Artemius relégué en Thessalonique forma de nouveaux desseins, pour se remettre sur le trône de l'empire, et pour cet effet, s'y comporta de cette façon. Il fit rendre des lettres à Sisinne, de dignité patricienne surnommé Rhendace, qui était pour lors chez les Bulgares, envoyé par l'empereur, pour leur demander du secours, contre les Sarrasins. Il l'exhorta donc par ses lettres de l'assister dans son entreprise, et d'engager les Bulgares dans son parti. Sisinne lui fit réponse, et lui promit de faire tout ce qu'il souhaitait. Il écrivit encore sur ce sujet à Nicetas surnommé Xylinite, qui était à Constantinople, au patrice Isoès capitaine des gardes des Opsiciens, à Théodose le premier des secrétaires d'état du temps qu'il gouvernait, et encore à Nicetas surnommé Anthrace préposé à la garde de la Ville. Il les pria par ses Lettres, en considération de leur ancienne amitié, d'être prêts à le secourir, à lui ouvrir les portes de Constantinople, et à le recevoir comme leur empereur. Mais la nouvelle de toutes ces lettres étant venue jusqu'aux oreilles de l'empereur. Il fit prendre, et fouetter, tous ceux à qui elles avaient été adressées, et qui confessèrent de les avoir reçues, on coupa ensuite la tête à Nicetas et à

Théoctiste. Les autres furent châtiés, proscrits, et exilés. Artemius accompagné de Sisinne, et des Bulgares vint jusqu'à Heraclée dans de petites barques, qui sont faites d'une pièce de bois, et qu'ils avaient amenées de Thessalonique. L'Empereur écrivit aux Bulgares, qu'ils devaient préférer la paix à la guerre, et qu'ils lui devaient remettre les ennemis. Ils lui firent des excuses, lui demandèrent pardon, lui promirent que la paix serait éternelle avec lui, et pour l'assurer lui envoyèrent Artemius, l'archevêque de Thessalonique, et plusieurs autres prisonniers, tous chargés de chaînes, avec la tête de Sisinne. Après quoi ils s'en retournèrent en leur pays. L'empereur ayant en sa puissance Artemius, et l'archevêque, il les fit décapiter dans une place, où l'on enferme les chiens, et d'autres animaux; et ayant attaché leurs têtes à des perches, il les fit porter par la ville, dans la place où il donnait le spectacle d'un combat à cheval. Il fit fouetter les autres, confisqua leurs biens, leur fit couper le nez, et les envoya en exil.

Après ces cruautés il couronna empereur son fils Constantin, le vint-cinquième jour du mois de Mars de l'indiction troisième, qui était le jour de la sainte Résurrection de notre Seigneur dans un lieu qu'on appelle le Tribunal des dix-neuf tables.

Il ne faut pas passer sous silence ce qui arriva dans ce temps-là aux îles de Thera, et de Therasia sur la mer de Crète, ou de Candie.

Au commencement de l'été un nuage de fumée épaisse sortit du fonds de la mer, qui s'étant répandu par tout l'air, le mit tout en feu. Après ce nuage, on vit sortir de la mer de grosses masses de pierres, qui se joignirent à l'île, qu'on appelle Hiera, de la même façon qu'on dit qu'autrefois les Îles de Thera, et de Therasia avaient été formées. Au reste la quantité de ces pierres enflammées qui furent poussées jusqu'à l'Abyde, et jusqu'à la mer asiatique, fut si grande, que l'eau de la mer en fut tellement échauffée, qu'elle brûlait les mains. L'empereur étant persuadé, que c'était un indice de la colère céleste, était en peine de chercher ce qui en pouvait être la cause. On dit, qu'il prit résolution, d'abolir le culte des saintes images, comme si tous ces prodiges n'étaient survenus qu'à cause de leur exposition, et de l'honneur qu'on leur rendait; ce qu'il interprétait pourtant fort mal à propos, et tâchait de le faire croire ainsi à tout le peuple. C'est pourquoi la plus grande partie des chrétiens pleurait les misères de l'Eglise.

Mais les habitants de la Grèce, et des Îles Cyclades détestants ce dogme pernicieux, se liguerent contre l'empereur, et après avoir équipé plusieurs vaisseaux, en nommèrent un autre qui s'appelait Côme. Un de ses capitaines nommé Agallien, prévoyant que cette élection serait cause de sa perte, désespéra de son salut, et se précipita dans la mer, avec les armes dont il était chargé. Cosme fut pris ensuite avec Etienne, et furent décollés. L'été suivant les Sarrasins avec leur cavalerie, sous la conduite d'Ameras, et de Mavias, firent des courses encore une autrefois sur les terres des Romains, et campèrent devant Nicée, capitale de Bithynie, qu'ils assiégèrent durant quelque temps. Mais ne pouvant achever leur entreprise, ils furent contraints de se retirer sans rien faire. L'empereur donna ordre ensuite au patriarche Germain, de se trouver au palais, où il y avait grande assemblée de citoyens. Il le pressa avec instance de souscrire l'édit, qu'il avait fait rendre pour renverser les images, ce qu'il refusa de faire, aimant mieux quitter sa dignité. «Je ne décide pas, dit-il, par écrit d'aucun point de la religion sans l'autorité d'un concile général.» Il se retira donc dans la maison de son père, et y passa le reste de sa vie.

Anastase clerc de la grande Église fut mis en sa place. Depuis ce temps-là, plusieurs personnes attachées au culte de la religion, qui n'avaient pas voulu suivre la doctrine de l'empereur, souffrirent toutes sortes de tourments, et d'ignominies. Tandis que toutes ces choses-là se passaient ainsi, l'empereur envoya des ambassadeurs au prince des Cazares, pour demander sa fille en mariage pour son fils Constantin.

Quelque temps après on vit arriver à Constantinople un tremblement de terre, qui passa à toutes les autres villes, ébranla les fondements de quantité de maisons, de temples et de portiques, en renversa quelques-uns, et fit tomber le temple dédié à sainte Irene, qui n'est pas éloigné de la grande Église. La statue d'Arcadius, autrefois empereur des Romains, élevée sur une colonne ciselée dans la place, qu'on appelle Xerolophe, fut aussi renversée. Ce tremblement de terre dura une année, et donna tant d'épouvante, que plusieurs sortirent de la Ville, et demeurèrent dans de petites cabanes hors des murailles.

L'Empereur Leon mourut d'hydropisie, l'an 24 de son règne, laissant son fils Constantin successeur de sa couronne. Dans le même instant Artabaze, capitaine des Opsiciens, et gendre de l'empereur, à cause qu'il avait épousé la sœur de Constantin, prit son quartier avec ses deux

fils Nicetas et Nicephore et le reste du peuple, au camp qu'on appelle Dorylée. D'abord qu'il eut appris la mort de son beau-père, il songea, comme un tyran, s'emparer de l'empire. Pour cet effet, il fit faire serment à tout le peuple, qui était sous sa puissance, de lui être fidèle, et de ne recevoir point d'autre empereur, que lui. Constantin s'étant vu paisible possesseur de l'empire, sortit de la Ville, et se rendit avec l'élite de son armée, au Camp qu'on appelle Crafos, d'où il manda à Artabaze de le venir trouver, pour conférer avec lui sur l'expédient qu'il devait prendre, pour chasser l'ennemi. Lui de son côté ne s'empressait pas peu de l'aller joindre, non pas tant pour assister à son conseil de guerre, que pour le déposer de l'empire. Mais Constantin apprenant qu'Artabaze agissait en tyran, et que le patrice Visere avait été tué par les soldats de son parti; qui marchait en ordre comme l'armée impériale, se retira aussitôt, et pour se sauver s'enfuit chez les peuples d'Orient, qui le reçurent, avec toute sorte de bienveillance. Ils s'obligèrent même par serment de le défendre jusqu'à la mort, sans craindre aucun danger, proférant mille paroles injurieuses contre Artabaze. Ils attirèrent ensuite à leur parti de patrice Sisinne avec toutes les troupes de Thrace, auxquelles il commandait; joignant ainsi toutes leurs forces ensemble, ils marchèrent contre Artabaze. Théophane surnommé Monotius, qui avait la dignité de grand maître chez l'empereur, et qui avait été laissé à Constantinople, pour prendre soin des affaires, s'était pourtant jeté dans le parti d'Artabaze, et avait persuadé au peuple de Constantinople, que Constantin était mort. Artabaze manda à son fils, qui s'appelait Nicephore, de le venir joindre avec les troupes de Thrace, qu'il commandait, et le posta pour garder la Ville avec les soldats. Après quoi il maltraita tous les domestiques de l'empereur, faisant crever les yeux à quelques uns, injuriant les autres et punissant quelques-uns corporellement. Il s'approcha de la Ville avec son armée, et dans le même instant on remit sur pied les images des saints. Constantin le suivant de près, se rendit maître de Chrysopolis, après avoir laissé son armée navale à la vue de Constantinople, du côté qui regarde l'Asie. Il y demeura quelque temps, et alla prendre son quartier d'hiver à la ville d'Amorie.

L'année d'après Artabaze fit venir un autre de ses fils nommé Nicetas, auquel il donna le commandement des troupes d'Arménie : couronna son fils Nicephore empereur, et passa en Asie avec son armée, où comme il ravageait toutes les villes. Constantin vint à sa rencontre jusqu'au pays de Sardis, et lui ayant livré le combat, le défit entièrement, faisant ses soldats prisonniers, et se rendant maître de tout son bagage. Artabaze s'enfuit d'abord à Cyzique, où il s'embarqua, pour aller à Constantinople. Son fils Nicetas revint à la charge avec son armée, qui combattit à Modrine, mais elle fut défaite par Constantin, et mise en fuite après une perte considérable. L'empire romain fut réduit en ce temps-là à la dernière extrémité, et durant cette guerre, qui se faisait pour le gouvernement, les chrétiens combattaient contre eux mêmes, et l'on vit par expérience, que dans cette rencontre déplorable ils souffrirent des maux, qu'on n'oserait dire, et qui étaient si prodigieux, qu'il semblait que la nature s'oubliait elle-même, et se faisait la guerre. De cette façon Constantin remporta la victoire sur ses ennemis, et faisant ensuite passer son armée en Thrace, il l'a fit camper devant la Ville impériale, et boucha tous les passages, pour empêcher qu'on n'y pût rien apporter. Ce qui causa une si grande disette de toutes choses, que la famine qui s'augmentait de jour en jour, fit périr la plus grande partie des habitants, et contraignit les autres, à se précipiter du haut des murailles, ou à corrompre par argent ceux qui gardaient les portes, pour se sauver de la Ville Constantin les reçut tous avec douceur, et leur témoigna beaucoup d'amitié. Nicetas remettant sur pied une armée, vint à Chrysopole; mais Constantin alla au devant de lui, jusqu'en Nicomédie, où l'ayant vaincu pour la seconde fois, il le prit et le chargea de chaînes. Il fit couper la tête à Marcellin archevêque de Gangre, qui était du parti de Nicetas, et retournant à Constantinople, il la reprit.

Artabaze s'enfuit en Bithynie, et vint à Nicée, où persuadant aux habitants que son arrivée n'était que pour faire des recrues, l'obligea en effet de lever quelques soldats qu'il mena avec lui. Mais c'était pour s'emparer d'un fort, qu'on nomme Pusante, où il se retira.

Constantin envoya une partie de son armée pour le suivre, le prit avec ses fils, les enchaîna, et les fit conduire à l'Hippodrome, pour en triompher. Peu de temps après on creva les yeux à Sinne de famille patricienne, qui avait été convaincu d'avoir conspiré contre Constantin, pour usurper la souveraine puissance. On fit souffrir la même peine à Artabaze, et à ses fils. Les affaires étant ainsi rétablies, Constantin fit marcher une armée dans le pays des Sarrasins, où il prit la ville de la Germanicie de la province Euphratèse.

La peste fut si grande dans les lieux de cette province là, que presque tous les hommes en moururent, excepté ceux qui n'éloignèrent du pays, que Dieu garantit par une grâce toute particulière. Cette maladie fut plus forte dans la Ville de Constantinople, où il arriva plusieurs prodiges. On vit paraître des croix, sur les habits des particuliers, et sur les ornements sacrés, sur les piliers et sur les portes des maisons; ce qui mit les habitants dans une telle consternation, qu'ils ne doutèrent plus, que ce ne fut des marques de la mort, qui leur devait bientôt arriver. La peur fut si grande, qu'étant hors de leur bon sens, ils s'imaginaient voir des spectres, et des fantômes, parler et marcher avec des gens inconnus et d'une figure épouvantable. Ils les saluaient d'abord, comme des personnes de connaissance, et leur rendaient les mêmes devoirs, qu'on a coutume de rendre à ceux, qu'on rencontre en chemin, et quand ils avaient fait le récit, de ce qu'ils avoient vu, ces chimères, et ces vaines représentations leur revenaient à l'esprit, et les troublaient si fort, qu'ils se tuaient eux-mêmes. Ce désordre alla jusqu'à un tel point, que ceux qui restaient en vie, n'étant plus en aussi grand nombre, que ceux qui mouraient, ils ne pouvaient pas suffire à ensevelir les morts, et à leur rendre les derniers devoirs. Ils étaient contraints de faire certaines machines de planches, pour les mettre sur des chevaux. Ces machines déchargeaient les cadavres qu'ils portaient dans un lieu de grande étendue, où ils les mettaient les uns sur les autres, sans les ranger. Ils traînaient ensuite des chariots pour en porter davantage, les chevaux commençant à leur manquer; à la fin ne trouvant plus de sépulcres pour les mettre. Ils replissaient de corps les citernes, où il n'y avait plus d'eau. Ils faisaient des fosses dans leurs champs, dans leurs vignes, et dans leurs jardins, qui par un abus contre la coutume servaient de sépulcres profanes à cette quantité innombrable de corps, qu'ils y enterraient. Il arriva encore un autre malheur de cette grande mortalité, plusieurs maisons furent fermées, par l'amas des corps morts, qui en empêchaient l'entrée. La violence de ce mal contagieux dura une année entière, après quoi, elle diminua, et comme elle s'était accrue, peu à peu, dans son commencement, elle se ralentit de même, sur sa fin. Les hommes sages et prudents ne doutaient pas, que tous ces maux ne fussent des effets de la colère de Dieu, qui voulait se venger de cet empereur perfide et impie, et de tous ceux, qui avoient suivi sa doctrine erronée, et qui au mépris de l'Eglise, avoient osé s'attaquer aux images des saints.

Constantin repeupla la Ville qui était presque déserte, par de nouveaux habitants, qu'il fit venir des provinces et des îles de la domination des Romains. En même temps il envoya une armée navale contre les Sarrasins, et en donna la conduite à celui, qui commandait les troupes des Chyriotes. Cette flotte n'arriva pas plutôt à l'île de Chypre, que celle des Sarrasins partit d'Alexandrie, pour se rendre au même endroit. Mais le commandant de la première flotte ayant appris l'arrivée de la seconde, lui donna tout d'un coup la chasse, brûla tous ses vaisseaux, emporta tout ce qui était dedans, et s'en retourna à Constantinople vainqueur de tous ses ennemis.

Après cette victoire, l'empereur eut un fils qu'il nomma Léon; et ce fut dans ce temps là, qu'on vit en Syrie un furieux tremblement de terre, d'où s'ensuivit une grande perte. Car la terre s'ouvrant de tous côtés, plusieurs villes furent abimées, d'autres renversées; celles qui étaient bâties sur des lieux élevés, se trouvèrent toutes entières dans une plaine avec leurs murs et leurs maisons transportées jusqu'à six milles du lieu de leur situation. Il y a eu même des gens, qui ont dit avoir vu en Mésopotamie proche de la Syrie, la terre entrouverte, la longueur de deux milles pas, pousser dehors une autre terre toute blanchâtre et aussi déliée que du sable. Ils ajoutaient encore, qu'une mule était sortie du fond de la terre, qui parlait, et qui prédisait la ruine de l'empire des Arabes. En effet peu de temps après, une nation inconnue descendant des lieux déserts et inhabités, vint fondre sur leurs troupes, et les défirent sans combattre.

Ces choses s'étant ainsi passées, Constantin couronna empereur son fils Léon, et marcha aussitôt contre les Sarrasins. Etant arrivé à Melitene, il assiégea la ville, la prit, fit un grand nombre de prisonniers, et s'en retourna avec un riche butin.

La mort de Marie Auguste sa femme arriva en ce temps-là. Il ne serait pas juste de passer sous silence, ce qui s'est fait de remarquable depuis cette perte. On vit dans l'air un spectacle horrible, qui commençant à paraître au soir, se remarqua toute la nuit, et remplit d'effroi les esprits de ceux qui l'avoient vu. Il semblait que toutes les étoiles quittaient leurs globes et qu'étant prêtes de tomber à terre sans aucun ordre, elles s'évanouissaient aux yeux des spectateurs, et se se

dissipaient sans faire aucun dommage. Plusieurs certifient que ce prodige a été vu dans tous les climats du monde.

La mort d'Anastase patriarche de Constantinople suivit de près ce spectacle funeste, et depuis que Constantin poussé par le mouvement d'un esprit contraire à la véritable religion, eut résolu d'attaquer l'Eglise, et de faire la guerre aux chrétiens, il fit assembler trois cents trente huit évêques, auxquels présida Théodose archevêque d'Ephèse. Car en ce temps-là, il n'avait fait pour patriarche de Constantinople, qu'un simple moine nommé Constantin autrefois évêque de la Ville Syllée.

Tous ceux qui se trouvèrent à ce conciliabule, demeurèrent d'accord comme d'un article de foi, d'ôter les saintes images des églises. Ce qui fut généralement approuvé par un consentement autant impie, que puérole, qui condamnait l'anathème en public tous ceux qui professaient la religion catholique. Germain patriarche de Constantinople, George de l'île de Chypre, et Jean Damascène surnommé Mansur n'en furent pas exempts. Après cette prétendue excommunication Constantin fit bâtir quelques villes dans la Thrace, et les fit habiter par des Syriens, et des Arméniens qu'il voit fait venir de Melitene, et de Théodosiopole. Il leur donna, avec profusion toutes les choses nécessaires pour s'établir. Les Bulgares voyant qu'on bâtissait ainsi des villes, en demandèrent contribution à l'empereur, qui ne leur voulant pas accorder, les força de lever une armée, avec laquelle ils ravagèrent toute la Thrace, et firent des courses jusqu'aux longs murs. Mais l'empereur venant à leur rencontre, les combattit, les mit en fuite, et comme il les poursuivait avec ardeur, il en fit demeurer beaucoup sur la place. Il alla ensuite les attaquer dans leur pays, par terre et par mer, avec des armées plus considérables. Sa flotte qui était de cinq cent vaisseaux fit voile vers le Pont-Euxin, et vint aborder à l'embouchure du Danube. Tous les villages des Bulgares. L'empereur même étant arrivé au château, qu'on nomme les Marcelles, sur les confins des Bulgares les attaqua en bataille rangée, leur fit prendre la fuite, et en tua un grand nombre. Après toutes ces pertes les Bulgares envoyèrent des ambassadeurs pour demander la paix, et donnèrent leurs fils pour otages. Mais il ne faut pas oublier de dire ici, ce qui arriva alors; au commencement de l'automne. L'hiver fut si grand, et la force du froid si rigoureuse, que toutes les eaux en étant glacées, surprirent par un spectacle extraordinaire les yeux de ceux qui le virent. Ce qui n'arriva pas seulement aux eaux, qu'on appelle douces. Mais ce qui est de plus merveilleux, cela se remarqua encore aux eaux salées, et à la mer. Enfin tout ce qui était liquide aux autres parties de la terre, fut glacé de même qu'au pays du Nord. La gelée fut si grande dans la mer, que le Pont-Euxin fut glacé jusqu'à la longueur de cent milles. Les autres plus grands fleuves d'en haut furent aussi presque entièrement glacés, et toute l'étendue de la mer entre les villes de Mesembrie, et de Medée fut prise d'une glace si épaisse, qu'étant de trente coudées de profondeur, elle devint aussi dure qu'un rocher. Il tomba ensuite sur cette glace une si furieuse quantité de neiges, qu'elle était encore de la hauteur de vingt coudées; cela fit une jonction si grande de la mer avec la terre, qu'il était impossible de discerner la séparation des deux, de telle sorte que toutes les eaux qui sont à l'opposé du Septentrion, devinrent en cette saison comme une terre ferme, où on marchait à pied, mêmes jusqu'au pays des Cazares, et des autres provinces qui sont voisines de la Scythie. Le chemin y était frayé non seulement par les hommes; mais aussi par toutes sortes d'animaux, et la navigation cessa au Pont-Euxin durant tout ce temps-là. Mais quelques jours s'étant écoulés, cette masse de glace se partagea en gros glaçons, qui s'entassèrent les uns sur les autres, comme de hautes montagnes. Quelques uns qui se détachèrent, furent portés par l'impétuosité des vents jusqu'à Daphnuse, qui est un fort considérable sur le bord du Pont-Euxin. Les autres furent poussés dans le détroit, où il s'en fit un si grand amas, que le Bosphore en étant comblé, la Thrace fut jointe à l'Asie, et on trouva qu'on ne pouvait plus aller de part et d'autre qu'à pied. Ces glaçons furent jetés ensuite dans le Propontide jusqu'à l'Abyde, où peu à peu ils se fondirent. Au reste la glace était d'une si grande étendue par tout, que ni d'un côté, ni de l'autre on ne pouvait voir, si c'était une mer. Un de ces glaçons s'alla briser avec tant de violence contre le mur de la citadelle de Constantinople, que ceux qui étaient dedans, furent ébranlés par la secousse. Le choc le fit partager en trois aux trois côtés de la citadelle, et les morceaux remplirent tout le bord, jusqu'à la hauteur des murs; il y eut des gens qui traversèrent de la citadelle, sur ces monceaux de glace, jusqu'à l'autre côté de la mer à l'endroit, où est situé le fort de Galate. Toutes ces choses étonnaient les habitants, qui surpris par ce nouveau spectacle, avaient recours aux larmes, et se retiraient de leur ville. Ce ne

fut pas sans raison; car peu de temps après les enclavons, comme exilés de leur propre terre, passèrent le Pont-Euxin jusqu'au nombre de deux cent huit mille hommes, et campèrent auprès du fleuve Artanas.

Tandis que cela se passait de la façon, les Huns et les Bulgares faisaient d'autres exploits de guerre. Ils firent la paix entr'eux, et après avoir égorgé tous les Xeriens, sous la domination desquels ils étaient, choisirent pour leur capitaine, un certain Telese, homme arrogant, et tout rempli de l'audace que lui donnait la jeunesse. Ce Telese leva des soldats, qu'il mena avec lui sur les terres des Romains, et devant les châteaux qui étaient les plus proches, où il fit un grand dégât, et plusieurs autres actes d'hostilité. Constantin surpris de la hardiesse, et de la violence de cet homme, fit équiper huit cens navires, pour porter la cavalerie par le Pont-Euxin, jusqu'à l'embouchure du Danube. Et lui d'un autre côté alla avec une autre armée à la ville d'Anchiale, où Telese le vint trouver suivi des troupes auxiliaires des enclavons. Mais il fut vaincu, et mis en fuite; plusieurs des ennemis de l'une, et de l'autre nation furent tués dans le combat; il y eut aussi plusieurs officiers de leur armée, qui furent faits prisonniers. L'empereur ayant remporté cette victoire, retourna à Constantinople, et distribua au peuple, et principalement aux différentes factions du cirque, les prisonniers pour les faire mourir; et de fait, ils furent conduits hors des murs vis à vis de Chersée, et furent tous tués jusqu'au dernier. Il fit porter en triomphe dans l'hippodrome, à la vue du peuple leurs dépouilles, entre lesquelles il y avait deux bassins d'or fabriqués dans l'île de Sicile, du poids de huit cens livres chacun, qu'il destina au public pour le prix du combat à cheval. Les Bulgares ayant appris le malheur de Telese, l'assassinèrent dans une sédition, et mirent en sa place Sabin un autre de leurs capitaines. Sabin se voyant le pouvoir en main, envoya des ambassadeurs à l'empereur, pour lui demander la paix avec instance. Mais les Bulgares se trouvèrent offensés de cette négociation, en eurent du chagrin, et s'y opposèrent formellement, à cause, disaient-ils, qu'ils deviendraient bientôt les esclaves des Romains. Sabin craignant la surprise s'enfuit, et vint trouver l'empereur, qui envoya aussitôt des exprès, aux parents de Sabin, et à leurs femmes, qui s'étaient cachées, pour les faire venir auprès de lui. Les Bulgares changèrent cependant de sentiment, et dépêchèrent des ambassadeurs à l'empereur, pour faire la paix avec lui, mais il n'écouta pas leurs prières, et envoya une armée contre eux. Ces Barbares fortifièrent de tous côtés les avenues d'un chemin étroit de la montagne, où ils s'étaient retirés. Leur prince cependant demanda à l'empereur un passeport, qui lui fut accordé. Il le vint trouver avec tous ses commandants. L'empereur les reçut en présence de Sabin qui était assis à ses côtés, et leur ayant reproché entre autres choses, comme il était raisonnable, la haine qu'ils portaient à Sabin. Enfin il leur accorda la paix. Toutes ces choses là furent exécutées au temps de la première indiction, après laquelle l'empereur, eut un fils qu'il nomma Nicetas. Dans ce temps-là l'armée navale des Sarrasins relâchant d'Afrique, vint en Sicile, où les garnisons des places soutinrent courageusement leurs efforts, et les contraignirent de se retirer, sans faire aucun progrès.

Constantin, envoya à la troisième indiction une armée en Bulgarie, à cause que les Bulgares avaient ôté la puissance absolue à Vmare, que Sabin avait choisi pour leur prince, et qu'ils avaient mis en sa place Tocte Bulgare de nation, et frère de Baïen. Aussitôt qu'ils eurent appris l'arrivée de l'empereur, ils se sauvèrent dans des bois, qui sont aux environs du Danube; il y en eut pourtant plusieurs, qui furent tués et entre autres Tocte avec son frère Baïen. Un autre des commandants, qu'on nommait Campagan, s'étant retiré à Barne où il croyait être en sûreté fut assassiné par ses valets. Ce fut en ce temps-là que la plus grande partie des villes de Bulgarie fut brûlée, et ravagée par les Romains, et que l'impiété de l'empereur Constantin s'éleva avec plus d'insolence. Il se moquait de la vie que menaient les hommes consacrés à Dieu, et se déchaînait plus fortement contre les saints monastères des religieux, et ceux qui persistaient toujours dans la règle de leur profession, et qui conservaient le culte de leur religion; où ceux qui ne voulaient pas suivre leur doctrine sacrilège, souffrirent toutes sortes de supplices; on brûlait la barbe et les cheveux à quelques-uns, ou on leur arrachait à force de les trainer. On cassait la tête aux autres avec le bois des tablettes, où le catalogue des saintes images était écrit; on crevait les yeux à d'autres et leur cruauté se portait à couper à plusieurs toutes les parties du corps. Enfin pour tout dire, la piété et la religion furent bannies, et l'ancienne superstition des Grecs rétablie; et l'on mit en usage toutes sortes de crimes pour insulter, et pour nuire aux personnes qui vivaient selon Dieu. D'où il advint, qu'ils entraînaient avec eux dans le précipice, ceux qui se rendirent à leur doctrine impie, par force, par artifice, par flatterie, par argent, et par espérance d'avoir des

charges, ou publiques où militaires; car il est vrai que la plupart des chrétiens, gagnés par les ruses de cet impie, abjurèrent leur religion, portèrent de grands cheveux, et vêtus comme les laïques prirent des femmes, et se marièrent avec elles; ce qu'il leur faisait faire à dessein de déshonorer Dieu, et de mépriser la dignité de son Église.

Pour en donner des preuves, il envoya prendre un nommé Etienne homme saint, aimant Dieu, portant un habit de religieux, et qui demeurait dans un petit hermitage au pied de la grande montagne, qui s'appelle ordinairement le tombeau de saint Auxence. Ces scélérats n'accusèrent d'être impie, et de tromper les hommes, en leur enseignant de mépriser la gloire de ce monde, et les exhortant à quitter leurs maisons leurs parents et les palais des princes, pour embrasser l'état de la vie monastique. Ils le condamnèrent pour cette raison, à être lié, garrotté, fouetté, et lui ayant enfin attaché une corde aux pieds, ils le traînèrent, depuis le palais jusqu'à la place du bœuf, où ils déchirèrent inhumainement son corps en mille pièces, et le jetèrent après à l'endroit qu'on appelle le tombeau de Pelage, comme s'il avait été criminel; car on avait accoutumé de porter en ce lieu les cadavres des gentils, des profanes, et de ceux qui avaient été condamnés au supplice. Ils firent mourir ensuite par différents genres de mort plusieurs magistrats, et plusieurs officiers d'armée accusés d'avoir adoré les images des saints; ainsi les uns souffrirent divers tourments, et furent condamnés à des supplices extraordinaires. Enfin les autres furent bannis des terres de l'empire. L'empereur ne se contenta pas de ces persécutions, il fit encore faire serment à tous ses sujets de n'adorer à l'avenir l'image d'aucun saint. On dit qu'en cet instant le patriarche de Constantinople élevant le bois vivifiant de la Croix, jura qu'il n'était pas du nombre de ceux, qui adoraient les saintes images. Ce fut jusqu'à ce point, que l'impiété de ces sacrilèges fut portée. Constantin cette même année là, ayant armé contre les Bulgares, vint jusqu'à leurs frontières, et campa proche un lieu, qui s'appelle l'attaque des Berigans. Il fit aussi équiper une armée navale de deux mille six cents navires montés d'hommes et de soldats choisis parmi des officiers de marine, et d'autres capitaines, qu'il avait fait venir de différents endroits. Il leur donna ordre d'aller à Mesembrie, et Anchiale sur les confins des Bulgares. Ces Barbares épouvantés de se voir attaqués par Mer et par terre, envoyèrent à l'empereur des propositions de paix. Mais comme sa flotte était à la rade, en un endroit de la mer plein de rocs, et où les vaisseaux ne peuvent prendre port: il se leva tout à coup, un vent furieux du Septentrion, qui les poussa contre les rochers, où ils échouèrent, et qui fit faire naufrage à la plus grande partie des hommes, qui étaient dessus. Ce qui étonna davantage toute l'armée, fut, que l'empereur commanda aux capitaines de vaisseaux, de faire jeter des filets en mer, pour pêcher tous les noyés, afin de les porter en terre, jouir de l'honneur de la sépulture. Il retourna aussitôt à Constantinople, où continuant toujours sa haine contre la religion catholique, il se moqua du culte sacré des Nazaréens, et comme il donnait au peuple le divertissement d'un combat à cheval, il fit prendre des gens de cette congrégation, leur donna à chacun une religieuse pour femme, pour la conduire par la main, et les fit passer dans la place du cirque, à la vue de tout le peuple, qui suivant sa coutume les injuriait, et leur crachait au nez. Ce fut de cette façon qu'on les fit passer par cette infâme, et abominable carrière. Il entreprit encore davantage : il accusa malicieusement les magistrats, et les gens de la première dignité, d'avoir commis les plus grands crimes, comme d'avoir voulu usurper l'empire, et attenter à sa personne. Antiochus qui avait soin des mémoires des affaires publiques, qu'ils appellent Logothete, ou conservateur des privilèges du cirque, était de ce nombre avec Théophylacte un des commandants et des patrices, et beaucoup d'autres de sa garde, qu'il fit passer tous garrottés dans l'hippodrome, pour servir de spectacle au peuple. Le jour d'après il fit couper la tête à Constantin, et à Strategius qui étaient deux frères, et le lendemain il suborna des amis du patriarche Constantin, pour servir de faux témoins contre lui, qui assurèrent avec serment, qu'il avait suivi les conseils d'Antiochus, et de Théophylacte, ce qui lui donna occasion de reléguer le patriarche à Hiero qui est un de ses palais, vis-à-vis Constantinople, exposé au vent d'Orient, et de mettre à sa place Nicetas prêtre eunuque de l'Eglise des saints Apôtres. Tous ces changements arrivèrent au mois d'août et dans la quatrième indiction. Peu de temps après l'empereur fit venir Constantin, et l'envoya à l'Eglise en litière avec un de ses secrétaires, qui portait un livre d'accusation, qu'il lut en présence de tout le peuple, et à chaque chef d'accusation, il lui donnait des soufflets avec le livre. On le fit monter après au lieu le plus élevé de l'église, pour lui faire encore la lecture de ses crimes, que le nouveau patriarche faisait devant l'autel. Il commanda le jour suivant, qu'il allait donner en public un combat à cheval, comme il avait accoutumé, qu'on le mit sur un âne le visage tourné du côté de la queue, pour

passer dans la place du cirque, afin de recevoir les injures, et les crachats de tout le peuple. Il le fit après décapiter dans la place de la Ville, qu'on appelle Cynegeion, il fit attacher sa tête au haut d'une perche, dans un lieu qui se nomme Milius. Son corps fut attaché aussi à des cordes, et trainé par tous les carrefours de la Ville jusqu'au tombeau des Pelagiens.

A la cinquième indiction, il arriva une telle sécheresse dans tout le pays qu'il ne tombait du ciel aucune rosée, et que toutes les eaux des fontaines furent taries. Ainsi tous les bains publics cessaient pour remédier à ce désordre. Constantin résolut de faire rétablir l'aqueduc, que l'empereur Valentinien avait fait faire, et que les Avars avaient détruit du temps d'Heraclius. Il fit donc venir de tous les endroits de l'empire les plus expérimentés, pour la conduite des eaux, et après avoir tiré de son trésor beaucoup d'argent, pour faire cette dépense, il acheva son entreprise. Mais il devint depuis si avaricieux, qu'il se montra un nouveau Midas, et qu'il fit serrer dans ses coffres tout l'or, et tout l'argent, qu'il pouvait faire lever, d'où s'ensuivit par les grands impôts qu'il exigeait de ses peuples : un si bas prix pour les blés, pour les bestiaux, et pour les fruits de la terre, que soixante muids de froment ne valaient qu'un écu, soixante dix muids d'orge ne coûtaient pas davantage, tout le reste des provisions était pareillement à grand marché. Le menu peuple disait, que c'était une marque de la fertilité de la terre, et de la grande abondance de toutes choses; mais les plus éclairés jugeaient avec bien plus de raison, que c'était un effet de la tyrannie, de l'avarice, et de la cruauté de l'empereur.

A la septième indiction, Constantin eut un fils qu'il appela Anthyme. Dans ce même temps là, le patrice Nicetas fit rebâtir les édifices de l'Eglise catholique, qui avaient été ruinés par l'injure du temps. Mais il ôta toutes les images de notre Seigneur, et des saints qui étaient d'un ouvrage d'or de rapport, où de cire qu'on avait mises dans le grand et dans le petit édifice, où on avait accoutumé de faire les stations dans les processions, que les Romains appellent les secrets.

Cela n'empêcha pas pour tant, que Constantin n'envoyait des ambassadeurs aux princes des enclavons, pour redemander les chrétiens, qui avaient été pris il y avait longtemps dans les îles d'Imbre, de Tenedo, et de Samothrace, et qu'on tenait captifs. Ils étaient au nombre de deux mille cinq cents, qu'il échangea contre des habits de soie, et leur donna ensuite permission d'aller où ils voudraient.

A l'indiction septième, dans le mois d'Avril le jour du Samedi Saint, Constantin couronna comme auguste sa femme Eudoxe. Le lendemain il nomma césars deux de ses fils Christophe et Nicéphore, et donna à Nicetas la qualité de Nobillissime. Il leur fit encore distribuer beaucoup d'argent, pour donner au peuple, dans la marche qu'ils firent depuis le palais jusqu'à l'église, suivant la coutume des empereurs. Enfin à la huitième indiction, Constantin fit venir Irène du pays de la Grèce, pour la donner en mariage à son fils Léon; au mois de décembre il l'a fit appeler auguste, et fit les noces d'elle et de son fils.